

THE WILLIAM ARMFIELD HOLT ❋ AND ETHEL RHODES HOLT FUND



❋ The first marriage in Memorial [illegible]

The Holts on February 22, 1903 ❋

BRES

AU PAYS

DES TÉNÈBRES

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. FISCHBACH

AU PAYS
DES TÉNÈBRES

HISTOIRE DE LA PREMIÈRE MISSION CHRÉTIENNE AU CONGO

PAR

MADAME R. SAILLENS

ORNÉ DE 20 GRAVURES



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(Société anonyme)
33, RUE DE SEINE, 33

1889

PRÉFACE

L'Afrique a eu de tout temps le don de passionner l'attention, non seulement des géographes et des savants, mais aussi du peuple, qu'attire toujours l'inconnu. Cet attrait a grandi encore pendant ces dernières années, depuis les admirables découvertes de Livingstone et de Stanley, la mort héroïque de Gordon et de Hannington, et les pacifiques conquêtes de M. de Brazza.

Depuis la mort de Livingstone sept missions, envoyées par les églises de la grande Bretagne, de l'Amérique et de France, se sont établies sur divers points nouvellement découverts du vaste continent noir. L'une de ces œuvres appartient au protestantisme français : c'est celle qui est dirigée sur les bords du Zambèze par M. François Coillard, ce missionnaire humble et courageux qui est à la fois l'honneur de son Église et de sa patrie.

Ce livre raconte l'histoire d'une mission qui, pour n'être pas française, n'en a pas moins droit à toute notre sympathie et à notre admiration. Le pays où elle est établie confine aux possessions nouvellement acquises par la France sur les bords du Congo, et ce nom est devenu populaire dans nos églises, depuis que la société des missions Évangéliques de Paris a

commencé d'y envoyer des agents. D'ailleurs, est-il nécessaire qu'une contrée soit placée sous le protectorat de la France pour que les cœurs chrétiens de chez nous s'intéressent au salut éternel des malheureux qui l'habitent? L'honneur des Missions évangéliques a été jusqu'ici de se préoccuper très peu des délimitations territoriales et des spoliations plus ou moins déguisées par lesquelles les nations civilisées ont établi leur autorité sur les pays barbares. Le missionnaire va où Dieu l'envoie, il est le soldat de Dieu et la terre entière est son champ de bataille. Aussi, à quelque nation qu'il se rattache, a-t-il pour lui les prières et les sympathies de tous les enfants de Dieu.

Nous sommes assuré que la lecture des pages qui vont suivre donnera au lecteur l'impression que le temps des miracles et de l'héroïsme chrétien n'est pas encore passé, et qu'elle affermira dans leur foi ceux qui, en voyant notre protestantisme français en proie au marasme, seraient tentés de croire que l'Evangile a perdu sa sève et sa vigueur.

Nous apprenons au dernier moment que l'un des missionnaires de la mission du Congo, M. Mac Kittrick, se met à la tête d'une troupe qui va hardiment fonder une œuvre nouvelle dans le pays des Balolos sur le Congo supérieur. Cette troupe, de 7 ou 8 personnes, est déjà partie. La nouvelle mission sera soutenue, comme le fut la première à ses débuts, par M. et Mme H. Grattan Guinness. Nos prières accompagnent les pionniers dans leur courageuse entreprise.

AU PAYS DES TÉNÈBRES



CHAPITRE PREMIER

Nuit d'Afrique. — L'Esclavage. — Livingstone.

Les derniers rayons du soleil couchant font étinceler dans le lointain la neige des hautes montagnes qui dominent les grands lacs. Dans la forêt, l'air est encore embrasé. Les négrillons se sont rapprochés de la hutte paternelle; ceux qui s'étaient aventurés hors de la palissade qui entoure le village, abandonnent leurs jeux en toute hâte, car bientôt la nuit, cette nuit sans crépuscule particulière aux pays tropicaux, va descendre des sommets.

La rumeur accoutumée se fait entendre dans le village. Les hommes respirent l'air du soir en se racontant les dernières nouvelles pendant que leur repas s'apprête. Les femmes, accroupies près du feu, font cuire le manioc; pour quelques familles plus fortunées, une poule ou du lait vient augmenter la chère.

La rumeur diminue; bêtes et gens sont entrés dans les huttes. Le papa africain s'est placé d'un côté avec ses fils, la mère s'est assise en face d'eux, entourée de ses filles. Le pot grossier qui contient le souper est remis au chef de famille qui, en mangeant, donne de temps en temps la becquée à ses garçons. La mère et les filles regardent les hommes

d'un œil d'envie; elles doivent patiemment attendre les restes. Cependant les petites filles en appellent parfois à la générosité de leurs frères; la mère, depuis longtemps écrasée par la vie, attend son tour, qui sera le dernier.

Le souper achevé, tout le monde s'étend autour d'un feu allumé au milieu de la hutte, qu'un des garçons alimente toute la nuit. Car les nuits sont glaciales, et la fièvre est ici le grand danger. On n'entend bientôt plus dans la cabane que le bruit régulier des respirations.

La nuit est maintenant tout à fait venue; une nuit pleine d'étoiles qui se reflètent dans les eaux du lac au bord duquel le village est bâti. La lune brille d'une rouge lueur[1]. Rien ne peut rendre, en nos climats, la beauté d'une de ces nuits d'Afrique. La brise apporte de la forêt les émanations pénétrantes des fleurs et des arbustes. Les gazelles viennent s'abreuver au lac, furtivement et d'un pas léger, craignant d'apercevoir dans les fourrés l'œil sanglant de la panthère. Les hippopotames se jettent bruyamment à l'eau, troublant de leurs ébats le calme magnétique des vastes solitudes.

Un bruit presque imperceptible, un frôlement contre le mur extérieur de la hutte, a réveillé le petit garçon préposé au feu; sans ouvrir les yeux il remet du bois sur le brasier et s'étend de nouveau sur le plancher de terre battue. Un buffle mugit dans le lointain et fait tressaillir le dernier-né sur le sein de sa mère, qui le rendort en le berçant par un mouvement machinal. Tous, dans la hutte, reposent paisiblement.

Soudain des hurlements terribles, des cris féroces retentissent dans l'enceinte palissadée. Ce ne sont pas des bêtes fauves, car elles n'attaquent l'homme que rarement, et ne

« [1] J'ai toujours observé que cette lumière, quand elle est rouge, dure plus longtemps. Hier soir, par exemple, la lune était éblouissante et rouge. On eût dit que le soleil était couché depuis peu, mais en même temps le ciel était criblé d'étoiles scintillantes et la lune resplendissait vivement sans pourtant effacer la lumière de la nuit. »

DE BRAZZA, *Conférences et Lettres*, page 385.



Rencontre de Stanley et d'un roi nègre.

s'aventurent jamais dans les villages. Une vive lueur éblouit les noirs, qui se sont précipités à la porte de leurs cabanes. Des fusillades répétées les assourdissent, et beaucoup de ces pauvres gens entrent dans le dernier sommeil sans savoir quel ennemi leur ôte la vie. D'autres se battent avec désespoir, à la clarté de leurs huttes embrasées, qui leur montrent de grands fantômes blancs. Un effroi superstitieux s'empare d'eux; ils ne songent plus qu'à fuir sous le couvert de la forêt, ou dans leurs canots attachés au rivage. Une fois les hommes hors de combat, les femmes et les enfants sont chargés de chaînes et emmenés au loin. Ils trébuchent, en sortant de leur cabane, sur le corps d'un mari ou d'un frère, morts pour défendre le foyer.

A l'aube, l'œuvre de mort est accomplie. Des bords du lac les indigènes, qui ont pu se réfugier dans leurs canots, contemplent leur village, hier si prospère, changé en un amas de ruines fumantes. La palissade a été arrachée, les huttes sont réduites en cendres, les branches des bananiers qui ombrageaient le toit hospitalier sont calcinées, tordues par les flammes, le bétail affolé s'est enfui dans la forêt.

Qui sont ces fantômes? A quels ennemis les pauvres noirs ont-ils été en proie? Regardez! Là-bas, sur les premières pentes de la montagne, se détachent sur la verdure, pareils à un nuage blanc, les burnous des ravisseurs. Ce sont les Arabes, dont la terrible renommée est répandue dans toute l'Afrique. A la vue de la caravane qui s'éloigne, tout courage abandonne les malheureux réchappés; ils perdent même l'envie de reconstruire les huttes que l'ennemi pourrait détruire de nouveau. D'ailleurs, à quoi bon? Ils n'ont plus ni femmes, ni enfants, leur tribu est anéantie. Ils erreront à l'aventure, ou tant que la peur des Arabes les tiendra, ils resteront cachés le jour dans leurs pirogues et chercheront la nuit quelque maigre pitance.

Le tableau ci-dessus n'est pas exagéré. C'est ainsi que sont recrutés les esclaves qui alimentent les grands marchés de

l'Afrique. C'est souvent de cette manière que les pauvres Africains font connaissance avec la civilisation.

Cependant la caravane poursuit sa route et perd bientôt de vue les bords du lac. Dès la première étape, les petits enfants tombent morts de chaleur. Les mourants s'égrènent sur le chemin, servant de bornes milliaires; on met à mort impitoya-



Antilopes.

blement quiconque fait mine de s'enfuir. Enfin, les ravisseurs jugent à propos de faire halte. On dresse les tentes; une forte palissade entoure le camp, qui a 300 mètres de superficie. L'espace paraît bien restreint pour une telle multitude. On distingue confusément les captifs ainsi parqués; les uns sont debout, les autres accroupis, d'autres se promènent avec agitation. Des jeunes femmes portent leurs nourrissons dont les petits bras cachent imparfaitement les chaînes qui pendent au cou de leur mère.

Pas un homme adulte parmi ces esclaves; ils ont tous été massacrés ou se sont enfuis. La capture d'un petit enfant, que tuera peut-être le premier jour de marche, a souvent coûté la vie à six hommes faits.

De ce troupeau humain s'exhale une odeur fétide. Tout, dans ce spectacle dégradant, révolte le cœur et les sens. Et quand on rencontre les grands yeux humides de ces malheureux, implorant une pitié qu'ils n'obtiendront jamais, le cœur frémit d'angoisse, d'horreur et d'indignation.

Ainsi se poursuit le voyage pendant des semaines et des mois, à travers plaines et forêts, jusqu'à quelque khan arabe, et souvent jusqu'à Zanzibar, le grand marché d'esclaves. Combien en arrivera-t-il? Pour 5000 têtes d'esclaves vendus, on a calculé qu'il a dû mourir 33,000 personnes, les unes massacrées, les autres tombées sur la route de fatigue et de misère.

« Si vous aviez été là, raconte un négociant chrétien, qui avait été mis en contact avec des trafiquants arabes, et si vous aviez vu cette foule d'êtres humains, entassés au fond d'un bateau, et parmi lesquels se trouvaient 80 à 90 enfants de cinq à douze ou quatorze ans, si vous les aviez vus tourner leurs yeux vers vous, comme je les vis ce jour-là, vous auriez compris mieux que jamais ce qu'est la traite des noirs, et vous vous seriez associés de tout cœur au vœu de Livingstone, à son ardent désir de faire quelque chose pour guérir cette « plaie purulente de l'Afrique », comme il l'appelle. Ces pauvres enfants avaient à marcher 400 milles !... Je demandai au chef de la bande combien de ces enfants arriveraient à la côte : « Oh ! répondit-il, beaucoup mourront en route, il en meurt toujours ! » Cet homme était mahométan. Je lui dis que les os de ces malheureux crieraient certainement vengeance au grand Dieu. Cela parut le contrarier un peu; mais il me répondit : « Oh ! ils ne sont pas comme nous; ils n'ont point d'âme et ils ne connaissent pas notre Dieu. » Il avait raison, hélas ! sur ce dernier point. Ils ne connaissent pas notre

Dieu. Faisons-leur connaître le Sauveur qui est mort pour eux ! »[1]

L'homme qui porta le premier coup à l'esclavage en Afrique, fut le grand missionnaire et explorateur David Livingstone. Au début de ce travail, destiné à raconter les héroïques efforts d'une petite phalange de missionnaires aux bords du Congo, il est juste et naturel que nous consacrions quelques lignes à celui qui fut leur précurseur à tous, et sans le dévouement duquel la porte d'airain de la mystérieuse Afrique serait encore fermée.

Ce ne fut pas l'amour des aventures, l'attrait des découvertes, qui entraînèrent Livingstone, mais son immense pitié pour les peuples africains. Dans son premier voyage, en 1852, il traversa l'Afrique du sud à l'ouest, avec une escorte de 27 noirs, craintifs et tremblants, que tout effrayait. L'intrépide chrétien ne se laissa arrêter ni par les obstacles que lui opposait la nature, ni par ceux qui lui venaient des hommes qui auraient dû l'aider.

Dans un second voyage, en 1858, il remonta le Zambèze et découvrit le lac Nyassa. Quatre ans plus tard, pendant que le monde retentissait de sa gloire, le vaillant pionnier assistait à l'agonie de sa femme, venue pour partager ses travaux après une séparation de plusieurs années. Il creusa la tombe de la compagne de sa jeunesse sous le riche feuillage d'un baobab. « Pour la première fois de ma vie, écrivit-il dans son journal (11 mai 1862), je me sens prêt à mourir ».

Bien des années après la mort de Mme Livingstone, Stanley visita cette tombe solitaire. La reconnaissance des noirs en avait fait un lieu sacré. Par un culte touchant ils arrachent sans se lasser l'herbe qui voudrait recouvrir la tombe de celle qui fut la compagne de « notre père », comme ils appellent encore Livingstone.

Le grand explorateur se remit de ce coup terrible en

[1] John W. Moir. *Conference on Foreign Missions.* Mildmay 1886.

travaillant avec plus d'ardeur que jamais au grand œuvre de sa vie. Après une visite en Angleterre où il réveilla l'intérêt en faveur de l'Afrique, il revint à Zanzibar et entreprit son troisième voyage en 1866. Ce fut une longue odyssée. Il fut tour à tour en butte à la fièvre, aux flèches des noirs qu'on avait indisposés contre lui, et à mille autres dangers qui ne le découragèrent pas. Conduit par cette force mystérieuse qui le poussait aux découvertes, secondé par sa foi inébranlable à la providence de Dieu, il atteignit les bords du Lualaba, qu'il crut être l'un des principaux affluents du Nil. Il se trompait, et il le soupçonna plus tard : il avait, sans le savoir, découvert le Congo.

Quelques mois après, Livingstone fut rejoint par Stanley à Ujiji, sur les bords du lac Tanganyika. Cette entrevue a été souvent racontée : le célèbre voyageur américain rencontra l'illustre écossais en un moment critique. Livingstone était dépouillé de tout, réduit à la dernière extrémité. L'arrivée de Stanley fut pour lui une délivrance. En revanche, Stanley reçut de grandes impressions morales de sa rencontre avec Livingstone. Avec ses habits usés, ses traits émaciés par la souffrance courageusement supportée, le grand missionnaire produisit un effet extraordinaire sur l'audacieux américain. « J'aurais voulu courir vers lui, raconte celui-ci, l'embrasser, mais une fausse honte me retint. Je m'avançai donc délibérément, j'ôtai mon chapeau et je dis : Le Dr Livingstone, je crois ? — Oui, répondit-il en souriant, et soulevant sa casquette. Je replace mon chapeau, et lui sa casquette ; nous nous serrons la main et je dis à haute voix : je bénis Dieu, docteur, de ce qu'il m'a permis de vous voir. Il me répondit : je suis heureux d'être ici pour vous souhaiter la bienvenue. La conversation commença, mais Stanley ne se souvient pas de ce qui fut dit. Je me trouvai, dit-il, regardant cet homme merveilleux, ne me lassant pas de contempler un héros ».

Livingstone, ravitaillé par Stanley, continua son voyage, mais ses forces étaient à bout. Un matin, chez les Ilala, sur la

rive méridionale du lac Benguelo, ses fidèles noirs, Susi et Chuna, le trouvèrent à genoux, la tête dans ses mains, au chevet de son lit. Ils s'approchèrent, frappés de son immobilité : il était mort. Mort en priant pour ses frères africains pour le salut desquels, nouvel apôtre, il eut consenti avec joie, ce sont ses propres paroles, à être comme l'un d'eux !

Les deux serviteurs enterrèrent le cœur de leur maître dans la forêt et embaumèrent son corps qu'ils transportèrent à travers monts, fleuves et vallées jusqu'à Zanzibar. Conduits par le respect et l'amour, les deux noirs accomplirent cette tâche incroyable, prouvant ainsi que leur race est capable de grandes choses et que l'amour, en Afrique comme ailleurs, engendre des héros. Se cachant de jour, marchant de nuit pour traverser le territoire des tribus hostiles, ils atteignirent enfin leur but avec leur précieux fardeau. Ils ne voulurent accepter aucune récompense. Leur maître est rendu à ses compatriotes, c'est assez pour eux, ils reprennent le chemin de leurs forêts, désormais plus sombres, puisque Livingstone ne les traversera plus.

Quelques mois plus tard, l'Angleterre rendait à David Livingstone, l'ancien tisserand écossais, l'humble missionnaire, les honneurs funèbres réservés aux princes et aux grands hommes. Un tombeau lui fut donné à Westminster. Mais le spectacle de ces deux esclaves dont il avait fait des hommes, portant sa dépouille à travers les déserts africains, est plus grand, aux yeux de quiconque réfléchit, que la pompe des funérailles quasi-royales dont il fut honoré.

Toute la vie de Livingstone, tous ses efforts, toute son activité, toutes ses prières, sont résumés dans ces paroles que l'on peut considérer comme son testament :

« Dans ma solitude, j'implore les plus précieuses faveurs du ciel sur tout homme, américain, anglais ou turc, qui aidera à guérir cette plaie purulente du monde : l'esclavage ».

CHAPITRE II.

Le Congo. — Faune et Flore. — Climat. — Population. — Religion. Mœurs et Coutumes. — Géographie politique.

Le fleuve Congo, ou Livingstone, par l'abondance de ses eaux, la longueur de son cours, l'étendue de son bassin et le nombre de ses affluents, est le second fleuve du monde[1].

Ses sources ne sont pas encore bien connues; elles sont situées sur le versant méridional des monts Tchingambo, à moitié distance du lac Tanganyika et du lac Nyassa, à 700 kilomètres environ de la mer des Indes. C'est du lac Benguelo, que s'échappe, sous le nom de Loua-Poula, la branche principale du grand fleuve, à travers d'immenses marais, où poussent des roseaux de 7 mètres de hauteur, dont 4 mètres disparaissent sous les eaux. Plus loin, le Loua-Poula traverse un autre lac, ou marécage, connu sous le nom de lac Moero. Il change de nom à cet endroit, et devient le Loua-Laba, jusqu'au lac Langi, où il prend définitivement le nom de Congo.

A partir de cet endroit le fleuve, grossi bientôt par l'apport de dix-sept affluents, dont quelques-uns sont presque aussi considérables que lui, ne traverse plus aucun marécage. En revanche, son cours majestueux est interrompu, dans les parages de l'Équateur, par des rapides et des chutes auxquelles on a donné le nom de Stanley-Falls. Au-dessous de ces chutes le fleuve devient navigable pendant la presque totalité de son parcours demi-circulaire, sur une longueur de quinze cents kilomètres. C'est à Stanley-Pool, sorte d'étang ou de lac formé par l'élargissement du fleuve, que recommencent les cataractes, connues sous le nom de Yellala-Falls, qui se succèdent presque sans interruption jusqu'à une petite distance de l'embouchure.

[1] Le premier est le fleuve des Amazones, en Amérique.



Rapides du Congo.

Ces cataractes ont été jusqu'à présent l'un des plus grands obstacles à l'exploration du Haut-Congo. Les tourbillons qu'elles forment, les rapides qui les précèdent, rendraient à eux seuls la navigation impossible. Les indigènes réussissent pourtant, en certains endroits, à franchir ces rapides avec leurs légères embarcations, mais ce n'est qu'avec le plus grand péril, et grâce à une extrême habileté qu'ils y parviennent. Les chutes proprement dites sont infranchissables.

N'oublions pas toutefois qu'entre les deux séries de cataractes ci-dessus désignées (Stanley-Falls et Yellala-Falls) le fleuve est navigable pendant des milliers de kilomètres, et traverse un pays relativement salubre, très fertile et boisé, et dont la population est très dense. C'est cette région, depuis longtemps connue et ravagée par les trafiquants arabes, qui s'offre aujourd'hui aux entreprises commerciales de l'Europe, et c'est elle qu'eurent en vue, dès le début de leur œuvre, les fondateurs de la Mission dont nous racontons l'histoire.

Les flots qui débouchent par l'énorme estuaire du Congo forment dans l'Océan un courant dont l'influence se fait sentir à 480 kilomètres de la côte, et qui se distingue des eaux de la mer par sa couleur rougeâtre. Le parcours total du fleuve est de 3756 kilomètres, et son débit de 50,000 mètres cubes par seconde.

Le climat de cette immense région tropicale est généralement insalubre pour les Européens, mais il l'est beaucoup moins dans la partie du fleuve qui s'étend entre les lacs marécageux d'où il s'échappe, et Stanley-Pool. Les pluies y sont fréquentes et diluviennes, et l'atmosphère étouffée des épaisses forêts à travers lesquelles le voyageur doit se frayer un chemin avec la hache, est délétère et souvent mortelle. La zone la plus meurtrière est celle qui est connue sous le nom de Bas-Congo; elle commence au-dessous de Stanley-Pool, et s'étend depuis le plateau central d'où le fleuve tombe en cataractes bruyantes, jusqu'à la côte basse et marécageuse.

La plaie de l'Afrique équatoriale, c'est la fièvre. Aucun

Européen n'en est exempt. Beaucoup l'ont eue des centaines de fois; un grand nombre y ont succombé.

Comme si ce n'était pas assez des maux et des dangers africains, une autre plaie a été récemment importée d'Amérique. C'est la chique, sorte de puce qui pénètre sous la peau, y produit d'insupportables démangeaisons et y engendre des ulcères parfois très dangereux. Un autre parasite inconnu produit des ulcères d'une autre espèce et plus douloureux encore, que les indigènes nomment *cro-cros*.

Le bassin du Congo est riche en productions minérales. On trouve non loin de ses bords des mines de cuivre, de plomb et de fer que les indigènes savent forger. Des gisements de charbon existent dans les montagnes qui séparent le bassin du Congo de celui du Zambèze, et l'on affirme qu'un gisement de topaze se trouve près de Balobo, non loin de Stanley-Pool.

Dans les immenses forêts de l'Afrique centrale abondent les arbres précieux: l'ébène, le caoutchouc, l'arbre à copal, la cochenille. Des forêts entières sont composées de caoutchouc de la meilleure essence. Le palmier à huile, le palmier *raphia* et le pandamus ne croissent que dans le Haut-Congo. Des voyageurs ont vu la vigne et l'oranger sur les bords du Kassaï, l'un des affluents du grand fleuve.

Le manioc est le pain des indigènes, leur aliment essentiel. Il croît partout à l'état sauvage. Toutes les plantes européennes s'acclimatent facilement en Afrique, et les missionnaires ont déjà réussi à en introduire l'usage parmi quelques tribus.

Les panthères, les lions et les tigres se rencontrent dans le Haut-Congo, mais n'attaquent l'homme que rarement. Sur le cours inférieur du fleuve, on ne trouve presque point de bêtes féroces: en revanche les serpents venimeux, les scorpions et les moustiques y font une guerre incessante à l'homme.

Les buffles sont partout très nombreux; les voyageurs en ont vu défiler des troupeaux immenses. Les éléphants vont

aussi par troupeaux, partout où l'avidité des chasseurs d'ivoire ne les a pas encore traqués. Les hippopotames, dont la chair est très savoureuse, foisonnent dans les rivières, jusqu'à faire chavirer souvent les pirogues des indigènes. Même à Stanley-Pool, où on leur fait une chasse incessante, leur nombre est considérable. Les oiseaux au charmant plumage, aux vives couleurs, sont répandus à profusion dans les forêts, émaillant la sombre verdure des tropiques. On y trouve aussi des singes, appartenant à un grand nombre de variétés.

La population du territoire drainé par le Congo peut être évaluée à 40 ou 50 millions d'âmes. Lorsque Livingstone visita ces régions pour la première fois il les trouva très peuplées, mais depuis cette date, pourtant si récente, les Arabes ont décimé ces malheureuses peuplades par leurs massacres et leurs razzias d'esclaves.

Tout ce pays formait autrefois un ou deux royaumes très puissants; mais il ne reste plus que la trace de cette ancienne organisation; la plupart des tribus vivent dans une complète indépendance. Il existe encore, dans la province portugaise d'Angola, à San Salvador, un roi nègre du Congo qui porte le nom de Dom Pedro V. Il n'a plus qu'une autorité nominale. Dans le Congo français le roi Makoko semble exercer une suzeraineté réelle sur un assez grand nombre de tribus.

Bien que réputés pacifiques, les Congolais sont presque toujours en guerre entre eux. Leurs mœurs sont cruelles et leurs coutumes révoltantes. Les pères vendent assez souvent leurs enfants. Le trait commun de toutes les tribus est l'anthropophagie. Elle est pratiquée par les noirs plus ou moins ouvertement, suivant que la civilisation a plus ou moins pénétré jusqu'à eux. Tandis que, dans certaines tribus, les festins de chair humaine sont fréquents, ils n'ont lieu ailleurs que dans les occasions solennelles ou les fêtes religieuses. Dans quelques peuplades, les femmes et les enfants ne sont pas admis à l'épouvantable banquet. Élisée Reclus, d'après un voyageur, parle d'un roi qui avait dévoré neuf de ses femmes!

Les habitants de l'Afrique centrale semblent appartenir tous à la même race, la grande famille des *Bantous.* Ils parlent 682 dialectes différents, mais qui ont entre eux de grands points de ressemblance. C'est une langue riche, harmonieuse, expressive. La plus grande variété règne entre les coutumes des différents peuples, et il nous serait impossible de donner même une idée des mœurs de toutes ces tribus. Voici quelques traits, recueillis ici et là, et qui nous ont frappé: Ils montreront la tragique, l'urgente nécessité d'apporter à ces peuples l'Évangile d'amour et de salut.

Les *Ma-Nyema* pratiquent l'anthropophagie en faisant macérer dans l'eau courante les cadavres qu'ils doivent manger.

Les *Voua-Bombé,* d'après Stanley, demandent à acheter les moribonds des caravanes, pour s'en nourrir.

Les *Roua*, peuple industrieux et intelligent, dont l'architecture a étonné les Européens qui les ont visités, pavent de femmes vivantes la tombe de leurs chefs, qu'ils recouvrent de terre et arrosent ensuite du sang des esclaves.

Partout les femmes sont chargées des plus rudes travaux. Elles cultivent les champs, préparent la nourriture; leur récompense est, dans bien des cas, d'être immolées sur la tombe de leur maître et seigneur.

Dans certaines tribus, cependant (l'Afrique est le pays des contrastes), des femmes sont élevées sur le pavois. Chez les *Kalounda,* par exemple, l'élection du roi ne peut se faire sans être ratifiée par la Loukokecha (mère des rois et des peuples). Cette dame est suzeraine de plusieurs districts, et ne reconnaît aucun pouvoir au-dessus d'elle. Elle ne se marie point; les enfants qu'elle a d'aventure doivent être mis à mort.

Une dame missionnaire décrit ainsi une reine du Bas-Congo, avec qui elle eut l'honneur de dîner:

« Bien qu'admis pour la première fois de notre vie à une table royale, nous ne fûmes pas écrasés par le sentiment de notre infériorité. Cette pauvre créature (la reine) paraissait

très mal à l'aise. Ses deux maris, qui sentaient vivement l'honneur que nous faisions à leur femme, semblaient très désireux qu'elle parût à son avantage. Ils se tenaient derrière sa chaise, pleins d'attentions, changeant ses assiettes et se partageant fraternellement ses restes.

« Elle mangea très peu, sa fourchette et son couteau l'embarrassaient; elle finit par les remplacer par une cuillère. »

Nous avons dit que la principale nourriture des Congolais est le manioc. Ce produit se vend sous trois formes: en racine brute, en racine fermentée et en pain cuit. Pour rendre cette denrée comestible, on a dû la broyer préalablement, après l'avoir fait fermenter, et l'avoir débarrassée de ses filaments. Le manioc préparé a la couleur de la cire, son odeur n'est pas très agréable et le goût en est légèrement piquant.

Des larves de papillons, roulées dans une boulette de manioc, sont considérées par *les Batékés* comme un mets exquis.

Les ananas sont abondants et délicieux.

Le poisson fumé forme une branche de commerce très importante. Le bois de cèdre dont on se sert pour le fumer lui donne un goût agréable, même pour un palais européen.

Les Congolais boivent du vin de palme. Le jus fermenté de la canne à sucre leur donne, en outre, *le pombé*, boisson dont ils usent souvent jusqu'à se rendre ivres-morts.

Nous ne pourrons mieux donner une idée de la vie de ces peuples, de leur abjection profonde et de l'intérêt qui cependant s'attache à eux, qu'en empruntant au grand voyageur Stanley les lignes suivantes:

« Un village dans l'Uhombo, dit-il, consiste en un certain nombre de huttes basses, de forme conique, rangées autour d'une place commune, au centre de laquelle s'élèvent trois ou quatre figuiers, qu'on a mis là pour donner de l'ombre, et pour fournir au chef sa provision d'étoffe d'écorce. La porte des huttes est très basse, elle n'a guère que soixante centimètres. La place des huttes, entourée d'herbe, laisse voir la couleur

d'ocre du sol, car elle est si bien foulée que pas un brin d'herbe n'y pousse.

« Mon entrée dans le village attira hors des huttes une foule d'hommes, de femmes et d'enfants complètement nus. Quoique je fusse venu dans le but d'étudier les habitants de l'Uhombo et de conclure avec leur chef un traité d'amitié, les villageois avaient l'air de croire que je venais simplement m'exhiber au milieu d'eux comme un remarquable phénomène. Je vis devant moi une centaine d'êtres humains, du type le plus dégradé qui se puisse concevoir; et quoique je ne fusse que trop certain que, il y a quelques milliers d'années, nous eûmes, ces gens-là et moi, de communes origines, je me sentais fortement enclin à en douter...



Un roi africain.

« Cependant le sens commun m'invite à ne pas donner trop d'importance à leur laideur et à leur nudité, mais à leur donner leur vraie place dans la race humaine, en regardant ces champs et ces jardins cultivés par leurs mains. Je suis bien obligé de reconnaître que ces spécimens déchus de l'humanité plantent et sèment ce que je sèmerais moi-même, si j'étais obligé de vivre pour mon compte dans leur pays. Je vois aussi que leurs huttes, faites de mottes d'herbe, sont presque aussi bien construites que de pareils matériaux

le permettent, et j'ai souvent dormi sous de pires abris. Parlez-leur en leur propre langue de la loi du *tien* et du *mien*, et vous verrez bientôt qu'ils ne manquent pas d'intelligence sur ce point. En outre, leurs muscles, les tissus et les fibres de leur corps, et tous les organes de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du mouvement, sont aussi bien développés chez eux que chez nous. Pour le goût, le jugement, la faculté de s'exprimer, la culture intellectuelle et morale, nous leur sommes supérieurs, grâce à notre plus grande expérience des choses.

« Je m'efforce donc de montrer de l'intérêt à mes frères et sœurs grossiers et mal équarris. Riant moi-même de l'étrangeté de la chose, je me tourne vers un individu dont l'âge inspire le respect, et je lui dis, après les premières politesses :

« Mon frère, assieds-toi à côté de moi sur cette natte, et causons amicalement. » Ce disant, je mis dans une main grande ouverte, qui semblait taillée à coups de hache dans un morceau de cuir d'hippopotame, vingt couries, la monnaie du pays.

« En parlant je regardais son visage, qui ressemblait à un masque horrible et extravagant, fait de quelque matière rugueuse; ses lèvres montraient l'épaisseur de la peau dont la nature l'avait gratifié, et par l'obstination qu'elles mettaient à ne pas se rencontrer, elles donnaient à la bouche une forme indéfinie, d'une effroyable capacité; elle était garnie de dents au complet et fort bien conservées. Son nez était si plat que je lui en demandai naïvement la raison :

« Ah! me dit-il en riant malicieusement, c'est la faute de ma mère qui me serrait trop fort sur son dos quand j'étais petit. »

« Ses cheveux étaient arrangés à la mode du pays; ils formaient des sillons, des arètes et des cônes; cette formation ressemble singulièrement à celle de la contrée autour d'Uhombo. Je me demande si cette imitation est intentionnelle.

« Mon regard descendit de cette figure qui, toute vulgaire, épatée, mal taillée qu'elle fut, portait pourtant la marque d'une bonne humeur et d'une amicale disposition, au corps nu du vieux chef. Malgré les nombreuses couches d'ocre qu'il

avait reçues, je pus discerner des tatouages, des cercles, des carrés, des croix, mêlés à des rides et des sillons creusés par l'âge, le mauvais temps, les mauvais traitements et le manque absolu de soins.

« Ses pieds étaient des moignons monstrueux avec des semelles aussi dures que des sabots de cheval. Ses jambes, jusqu'à la hauteur des genoux, étaient couvertes de plusieurs couches de boue ; sa ceinture et la guenille dont il couvrait ses reins, ne sauraient être décrites. Le plus misérable mendiant anglais, le lazzarone napolitain le plus déguenillé sont vêtus comme des princes, en comparaison de ce *roi* de l'Uhombo.

« Si le vieux chef était si peu imposant, comment décrire sans blesser la décence, mes frères et sœurs d'un rang inférieur qui se tenaient devant nous ? En les regardant l'un après l'autre, je ne pouvais m'empêcher de les trouver laids, très laids, extrêmement laids. En voyant leurs corps sales, leur indécente nudité, je m'écriai : « Horrible ! » C'est tout ce que les convenances me permettent d'en dire.

« Et que dirai-je des bizarres et hideux appendices qu'ils portaient suspendus à la taille : des lambeaux de peau de singe, des fragments d'os de gorille, de corne de chèvre, des coquillages ? et des objets suspendus à leur cou : des cervelles de souris, des peaux de vipère ? Et que dirai-je de l'odeur qui s'exhalait de cette assemblée ? Ils me regardaient, mais non en silence : au contraire, des observations bruyantes s'échangeaient sur le compte de l'homme blanc, on montrait beaucoup de curiosité pour savoir d'où je venais, où j'allais, quelles étaient mes affaires. Et aussitôt les questions posées, il se trouvait toujours quelqu'un pour donner la réponse. Chacune d'elles était suivie par une longue exclamation : « Wa-a-a-antou ! » (des hommes !) « Eha-a, ce sont des hommes ! »

« Imaginez cela ! Tandis que nous autres blancs, nous discutons orgueilleusement entre nous la question de savoir si les êtres qui sont devant nous, sont humains, voilà ces

créatures qui émettent à haute voix leurs doutes sur la même question en ce qui nous concerne !

« Un silence complet régna un instant, pendant lequel toutes les femmes laissèrent tomber leurs mâchoires inférieures, puis crièrent encore : « Wa-a-a-a-a antou ! » La mâchoire inférieure était tombée si bas que lorsque, prenant une posture réfléchie, elles portèrent leurs mains au menton, on eut dit que c'était pour remettre leur mâchoire en place et pour l'y maintenir. Et, dans cette posture, elles méditaient sur ce fait extraordinaire, qu'il y a dans ce monde, des êtres blancs, des pieds à la tête ! quel drôle de monde tout de même ! pensaient-elles.

« Les bouches ouvertes me fournirent l'occasion de constater le bon état et la belle couleur de leurs langues, de leurs palais et de leurs gencives, et par-dessus tout l'ordre admirable et la blancheur éclatante de leurs dents. Tandis que je calculais dans mon esprit combien de kubaba (mesure d'un kilogramme environ) de millet il faudrait pour remplir ces énormes fours, tandis que je m'amusais à regarder les manières de la jeunesse, dont l'étonnement irrépressible se traduisait par des sauts sur un pied, ou par leur pouce enfoncé dans la bouche pour y arrêter le cri, ou par des coups qu'ils frappaient sur leurs cuisses, il arriva que l'un de ces enfants, plus animé que ses camarades, se heurta contre une longue et lourde perche qui était appuyée contre un arbre. La perche tomba, atteignant un de mes hommes à la tête. Aussitôt toutes les femmes poussèrent un cri de pitié sincère, et leurs visages exprimèrent une profonde sympathie pour l'homme blessé. Alors mon cœur, plus prompt que mes yeux, discerna sous le déguisement de la saleté, de l'ocre, de la nudité repoussante, le cœur humain battant aux souffrances d'autrui, et je reconnus et saluai ces pauvres femmes dégradées comme étant en vérité mes sœurs.

« Je regrettai d'avoir méprisé ces pauvres sauvages. Avant de me séparer d'eux, ils me fournirent l'occasion de le

regretter plus vivement encore. Ils chargèrent mes hommes de provisions, telles que poulets, bananes, maïs, malafou (vin de palme). Ils nous escortèrent amicalement jusqu'à l'entrée du village, en nous assurant qu'ils nous reverraient avec plaisir et qu'ils seraient tout à notre service si nous repassions un jour chez eux »[1].

La religion générale du Congo est le fétichisme; c'est plutôt une sorcellerie qu'une religion. Leurs prêtres s'appellent les hommes de la médecine. Ils n'ont pas pour leurs idoles une vénération illimitée, et permettent qu'on les méprise en leur présence. Ces idoles, hideuses caricatures, sont souvent à double face, signifiant qu'on doit tenir compte du passé comme de l'avenir. On a retrouvé dans certaines tribus, au nombre des fétiches vénérés, des crucifix, apportés jadis (au XVIe siècle) par les missionnaires catholiques. C'est la seule trace de leur passage qu'ils aient laissée parmi les habitants du Congo.

Outre le culte des fétiches, on pratique en certains endroits celui de la lune et de la terre, à qui on offre des hommages pour obtenir la fertilité des récoltes.

La plupart des pratiques religieuses sont accompagnées d'actes d'anthropophagie, qui revêtent alors un caractère sacré.

La sorcellerie est l'une des malédictions de cette pauvre Afrique où tous les maux semblent s'être donné rendez-vous.

Quand un homme meurt, au lieu d'attribuer sa mort à la maladie, souvent très évidente, et que tous ont pu constater, on la met sur le compte d'un esprit malfaisant qui l'aura visité. Même quand il est dévoré par une bête fauve, on attribue à un mauvais esprit la férocité de l'animal. On appelle donc un sorcier qui, après certaines incantations, désigne l'auteur du sortilège. C'est généralement l'un des plus riches de la tribu qui est ainsi désigné. L'accusé se défend, et réclame, selon la coutume, l'épreuve du poison : huit fois sur neuf, il meurt dans

[1] Stanley. *Le Noir Continent.*

des souffrances atroces, victime de sa propre superstition et des convoitises de ceux qui vont hériter de lui. Les riches meurent presque tous de cette manière, aussi tous affectent-ils la pauvreté la plus grande.

Comme compensation, il arrive souvent qu'un sorcier est dévoré par ses noirs adeptes, mécontents de ses services.

Trois nations européennes se sont établies dans le bassin



Chutes du Congo.

du Congo. La première en date est le Portugal, dont les navigateurs découvrirent ce fleuve, il y a trois siècles, et y créèrent sur la côte quelques établissements. Le Portugal possède aujourd'hui, en vertu des conventions conclues par la Conférence de Berlin, une partie de la rive gauche, et son territoire nouvellement acquis va rejoindre, dans le sud, la province d'Angola, qui lui appartient depuis longtemps. L'un des officiers au service du Portugal, le major Serpa Pinto, s'est particulièrement distingué par les explorations courageuses qu'il a entreprises récemment.

La France qui possède depuis longtemps la colonie du Gabon, s'est servie de cette colonie comme d'une base d'opération pour la conquête pacifique d'une immense région sur la rive droite du Congo. Cette conquête a été entreprise par M. Savorgnan de Brazza, jeune officier de marine, qui a su découvrir, pour atteindre le haut Congo, un chemin moins accidenté et moins périlleux que celui du bas fleuve. Remontant le cours de l'Ogooué, fleuve dont la navigation est relativement facile, il atteignit l'Alima, l'un des affluents navigables du Congo. Il fonda, sur l'Ogooué à l'endroit le plus rapproché de l'Alima, le poste de Franceville, conclut avec le roi Makoko un traité avantageux, et s'avançant à travers le pays des Batékés, vint planter le drapeau français sur la rive droite du Stanley-Pool, point stratégique et destiné à prendre une grande importance dans nos relations futures avec l'intérieur. Ce poste fut nommé en son honneur Brazzaville.

Le territoire du Congo français est environ trois fois celui de la France. M. de Brazza a pu le gagner à notre pays sans effusion de sang. Une poignée d'hommes résolus et humains ont suffi à cette conquête.

Mais la plus grande étendue territoriale appartient au roi des Belges, Léopold II, et a été reconnue comme royaume indépendant ou État libre du Congo, par la Conférence de Berlin. Ce territoire a été exploré et acquis par le célèbre voyageur Stanley, grâce aux subsides de la Société de Géographie dont le roi des Belges était le protecteur. Il consiste en une partie de la rive droite du Congo, de l'embouchure jusque dans le voisinage du Stanley-Pool; il s'étend sur la rive droite jusqu'à l'Équateur, faisant face à nos possessions, puis embrasse les deux rives et tout le bassin du Congo, jusqu'au Tanganyika à l'est, et au lac Benguelo dans le sud : territoire immense, qu'on a pu délimiter sur la carte, mais dont on ne connaît encore ni les ressources, ni la population, ni la géographie intérieure.

Les Arabes et les Portugais sont abhorrés des noirs, qui

redoutent leurs cruautés et les razzias auxquelles ils sont soumis. En général, les premières atteintes de la civilisation européenne sont fatales aux pauvres nègres. Nos marchands leur apportent des armes à feu et de l'eau-de-vie, greffant ainsi nos vices et nos crimes sur les leurs.

Outre Livingstone, sept explorateurs seulement ont traversé l'Afrique centrale, d'un Océan à l'autre. Livingstone la traversa de 1854 à 1856; Cameron, de 1873 à 1875; Stanley, de 1874 à 1877: c'est alors qu'il parcourut tout le cours du Congo, après un voyage de 999 jours; Serpa Pinto, de 1877 à 1879; Wissman, de 1881 à 1882; Arnot, de 1881 à 1884; Capello et Ivens, de 1884 à 1885; Gleenrup, en 1886.

Tous ces voyageurs ont vu, partout sur leur route, une nature riche et prodigue de ses dons, des paysages grandioses, des splendeurs naturelles qui ne le cèdent en rien aux beautés des autres continents. Au milieu de ces richesses, une population nombreuse, mais plongée dans la plus noire abjection. Partout l'esclavage et l'anthropophagie entretiennent la crainte et la terreur. Et pourtant il y a là, par millions, des âmes immortelles, des êtres susceptibles de culture morale, capables de reproduire l'image de Dieu! Dans les deux mille lieues que parcourut Stanley, il ne rencontra pas une créature — pas une seule — qui eut jamais entendu parler de Dieu et de Jésus-Christ.

Depuis l'enfant jouant sur le sein de sa mère, jusqu'au vieillard couvert de rides, tous devaient mourir sans voir un seul rayon du soleil de justice, percer les épaisses ténèbres du paganisme.

Tous avaient souffert et devaient souffrir encore des sanglantes et inefficaces superstitions que les siècles leur ont léguées! Le soleil, dans son cours monotone, s'est levé et couché pendant des jours sans nombre sur ces peuplades, éclairant des scènes de désolation, de carnage et de mort. Les générations ont été fauchées par le temps, sans que les cris des captifs et des misérables qui arrosaient de leur sang cette

terre brûlante, parvinssent à l'oreille des chrétiens, seuls dépositaires du salut que Dieu a préparé pour toute race humaine.

Mais l'Église sort enfin de sa torpeur. Depuis quelques années, nombre de missions nouvelles ont été entreprises. Hannington et ses collaborateurs dans l'Uganda, Coillard au Zambèze, ont frayé les voies. Et nous allons maintenant raconter la fondation, les épreuves et les progrès de la première mission évangélique sur les bords du Congo.

CHAPITRE III.

Débuts de la Mission. — Les premiers Ouvriers. — Mort de Telford.

Parmi les chrétiens qui avaient entendu l'appel de Livingstone en faveur des innombrables tribus d'Afrique assises dans l'ombre de la mort, se trouvait un simple colporteur danois, établi à Cardiff, dans le pays de Galles, et membre d'une église baptiste. Il forma le dessein de partir pour le Congo, et s'ouvrit de son désir à son pasteur, M. Tilly. Par une providence spéciale, M. Tilly comptait parmi les membres de son église un homme riche et pieux, M. Cory, qui, avec son frère, fournit les fonds nécessaires à l'équipement de ce missionnaire. Telle est l'origine de la *Livingstone Inland Mission.*

La voie était ouverte, et le premier pas était fait. Mais pouvait-on laisser partir seul, ce pionnier pour un pays si dangereux et si peu connu? M. Ström, il est vrai, avait été marin, mais cela ne suffisait pas. M. Tilly écrivit à M. Grattan Guinness, directeur d'un Institut missionnaire à Londres, pour lui demander si, parmi les étudiants, il n'y en aurait pas un qui fut capable et désireux de devenir l'associé de M. Ström.



Inondation d'un village africain.

M. Guinness plaça cet appel devant ses jeunes gens, et l'un d'eux, Henri Craven, y répondit. Le temps des apprêts et des adieux fut court. Les deux ouvriers apostoliques, pleins de foi et de courage, s'embarquèrent à Liverpool, le 12 janvier 1878, et débarquèrent à Boma, à l'embouchure du Congo, le 28 février. Immédiatement, il se mirent en route pour l'intérieur, et s'arrêtèrent après avoir franchi bien des obstacles, à quelques milles au-dessous des Yellala-Falls, en un lieu appelé Opopo, à l'endroit où le fleuve cesse d'être navigable. Ils fondèrent là leur première station, à laquelle, en souvenir du pays natal, ils donnèrent le nom de Cardiff. Cette station fut simplement une cabane, assez primitive, que les noirs les aidèrent à construire.

Deux autres missionnaires se mirent en route, le 28 juin de la même année: c'étaient MM. Telford et Johnson, tous deux élèves de l'*East End Training Institute*, dirigé par M. et Mme Grattan Guinness. Le but des fondateurs de la Mission était de former une chaîne de stations provisoires, depuis Banana, à l'embouchure du fleuve, jusqu'à Stanley-Pool, où commence le plateau central, et où le fleuve devient navigable sur l'espace de mille milles. Ces stations du Bas-Congo étaient donc les plus difficiles à établir; étant situées dans la partie la plus malsaine de l'Afrique, elles coûtèrent la vie à la plupart des courageux pionniers qui, par cette route, cherchaient à pénétrer dans l'intérieur.

Dès les premiers mois de son existence, la mission subit deux pertes considérables. Ström, le danois, qui avait donné tant d'espérances, et dont la vocation semblait venue de Dieu même, dut abandonner la mission dans des circonstances pénibles. James Telford, jeune homme qui, amené à la conversion dans les réunions de MM. Moody et Sankey, s'était tout de suite consacré au service du Seigneur, et qui, dans son discours d'adieux, avait dit: «Je me donne joyeusement à la cause missionnaire. Je me réjouirai même, si mon corps devait être comme une pierre, cimentée par mon sang, sur le chemin où passeront mes successeurs qui iront porter l'Évangile aux

Africains, » — James Telford succomba, quatre mois après son arrivée.

Sa mort fut causée par la fièvre, à laquelle son corps affaibli ne put résister, et qui se compliquait d'une blessure qu'il s'était faite dans le dos.

Il mourut avec les véritables sentiments d'un martyr chrétien. « Nous avions à peine laissé son chevet, écrit l'un des missionnaires présents à son lit de mort, qu'il nous appela. Il nous serra la main en disant: « I am going home. » (Je vais à la maison. — Y a-t-il rien de plus touchant que ce doux mot de *home*, prononcé à une si grande distance de la patrie terrestre, par un jeune homme mourant qui regarde le ciel?) Puis il ajouta ces mots entrecoupés: « Dites à ma chère mère que je vais auprès de Jésus. »

Quelques minutes plus tard, son esprit reposait pour toujours dans le sein de ce Sauveur pour l'amour duquel il avait donné patrie, parents, amis, et même sa propre vie.

Pendant la nuit solennelle où les deux jeunes missionnaires, restés seuls, veillèrent ce premier martyr de la mission du Congo, quelles pensées durent les agiter! C'est alors qu'ils virent, sans doute, toute l'étendue du sacrifice qu'ils avaient fait. Cette nuit silencieuse fut pour eux ce qu'est pour le soldat le baptême du feu. Ils ne reculèrent pas.

Une seconde station avait été fondée à Palaballa, à quinze milles environ du fleuve, sur une éminence qui rendait ce poste beaucoup plus sain que le premier. C'est là qu'était établi M. Henry Craven. Voici ce qu'il écrivait, après quelques mois de séjour:

« Vous serez content d'apprendre que je fais des progrès dans la langue du pays. J'ai eu un instituteur, mais maintenant je me contente de parler avec nos garçons, ce qui me va mieux. Je suis de plus en plus persuadé que l'évangélisation doit commencer par les enfants. Si vous pouviez voir ces chers petits, nus, frissonnants, sales, abandonnés, les pieds rongés par les chiques, votre cœur se fondrait de pitié.

« Je suis paralysé par le besoin d'aide. Que peut faire un seul homme dans une station isolée au centre de l'Afrique? Rien comparativement. Sans compter que nous devons faire ici le travail qu'en Europe d'autres ont fait pour nous. Nous avons, par exemple, à nous occuper de la fabrication des chaises, des tables, des briques, du four, etc. Nous devons en même temps apprendre la langue, enseigner les enfants, acheter des provisions. Ce dernier détail surtout nous fait perdre beaucoup de temps. Les indigènes sont très retors et marchandent à l'infini.

« Aussitôt que le roi sera revenu, nous tâcherons de lui acheter un terrain mieux placé que celui que nous avons. »

M. Johnston décrit ainsi le pays qu'il évangélise :

« L'année comme vous savez, est divisée ici en deux périodes: l'une sèche et l'autre pluvieuse. Pendant les pluies, le Congo est très rapide et le volume de ses eaux presque doublé. Par contre, pendant l'été, le soleil brûle tout. Les indigènes mettent souvent le feu aux hautes herbes, transformant la plaine en une mer de flammes. Ils font cela pour se débarrasser des scorpions et des mille-pattes qui foisonnent.

« Il n'existe ici aucune route, et nous ne pouvons persuader aux indigènes que ce serait une bonne chose d'en avoir. D'ailleurs, paresseux comme ils sont, il est douteux qu'ils soient capables de construire des chemins à travers marais et montagnes: c'est une tâche difficile qui exige l'adresse et l'énergie des Européens.

« Notre principale station est située dans un district assez peuplé. Elle est entourée à cinq milles à la ronde par six villages de 100 à 500 habitants chacun. Ces villages ont des rois ou chefs, et portent le nom de leur souverain. Ces rois sont des tyranneaux qui ont droit de vie et de mort sur leurs sujets; ils vendent les femmes, qui sont un objet de profit considérable. La richesse d'un homme s'évalue par le nombre de ses femmes: un roi en a souvent des centaines.

« Les femmes sont en général très malmenées; chargées des plus rudes travaux, comme de bâtir les huttes et de cultiver

les champs. Elles soignent en outre l'intérieur, et si, pour quelque raison, elles manquent à ce qui est considéré comme leur devoir, elles sont cruellement battues.

« Le commerce est la seule occupation que les hommes trouvent dignes d'eux. A un certain moment de l'année ils portent à la côte de l'ivoire, de l'huile de palme, du caoutchouc, qu'ils échangent le plus souvent, hélas! contre de l'eau-de-vie.

« L'esclavage est une des coutumes les plus cruelles du Congo, les rois sont de grands marchands d'esclaves. Voici les prix courants: un homme de 30 ans vaut 60 fr. et au-dessus, une femme 35 fr., un garçon ou une fille, 25 fr.

« De l'estuaire du Congo à Stanley-Pool, le pays est possédé par deux tribus différentes: la première, celle des Fyots, la seconde, des Ba-Fyots. Les dialectes diffèrent très peu, ainsi que les coutumes.

« Comme on peut l'imaginer, les indigènes sont toujours en guerre les uns avec les autres. Leur seule ambition est d'être des braves, cette qualité leur valant l'approbation des dieux. Je suis heureux d'ajouter que nous avons pu arrêter plusieurs guerres depuis notre arrivée. Aussi la confiance dans leurs dieux a-t-elle diminué, et dans quelques cas les idoles ont été mises de côté. Ils croient à un Dieu dans le ciel qui n'a rien à faire avec eux, et qui ne s'occupe que des blancs. Les idoles ont une hutte particulière où les indigènes vont prier en cas de guerre, de maladie, ou quand d'autres dangers les menacent.

« Notre petite connaissance de la médecine nous donne beaucoup d'influence. Les gens viennent de très loin nous consulter et nous donnent ainsi l'occasion de leur annoncer l'Évangile.

« Nous avons une école de garçons; nous leur enseignons l'usage du rabot, de la scie et de la bêche. Comme les indigènes ne veulent pas venir à nous, nous allons prêcher dans les villages environnants.

« Les huttes des Congolais, et leur ameublement, sont des plus primitifs. La hutte est basse; elle est percée d'un trou par

lequel on se glisse pour y pénétrer; point de fenêtre, un plancher de terre battue; pour siège, une natte; deux ou trois pots de terre et une calebasse sont les seuls ustensiles de cuisine. Le feu occupe le milieu de la hutte, la fumée s'échappe comme elle peut. Dans ce trou sombre, dix personnes en moyenne, hommes, femmes et enfants, vivent et dorment. On ne peut être surpris que la fièvre et beaucoup d'autres maladies soient la conséquence de cette manière de vivre.

« Quand une personne meurt, elle n'est pas enterrée avant plusieurs mois. Pendant ce temps on fume le corps, afin d'en éloigner les mauvais esprits. Puis on rassemble tous les tireurs du pays, et l'on tire des coups de fusil jusqu'à ce que l'on suppose tout danger disparu.

« Les indigènes sont passionnés, paresseux, malhonnêtes, menteurs et cruels. Ils comprennent cependant que les blancs leur sont supérieurs; aussi surveillent-ils notre conduite de très près. Le roi nous a confié son fils, jeune homme de 17 ans, intelligent, et qui désire beaucoup voir le pays des blancs. »

Les missionnaires eurent, dès le début, quelques encouragements. Un chef demanda un jour à M. Craven de lui prêter son fusil, pour tuer le chef d'une tribu voisine. Le missionnaire refusa, et s'efforça de faire comprendre au pauvre noir combien le crime qu'il se proposait de commettre était abominable aux yeux de Dieu. Après une longue conversation, le roi fut convaincu, et comme on venait le chercher pour partir il répondit à ses guerriers: « Je n'y puis aller, les hommes blancs me disent de n'y pas aller. »

Deux nouveaux ouvriers furent envoyés au Congo, dès le commencement de janvier 1879. L'un était un jeune danois, M. Charles Petersen, l'autre était une femme, la première qui osât affronter les dangers et les difficultés de la vie missionnaire dans cette région; elle s'appelait Miss Bosson, et était fiancée à Henry Craven. Ils arrivèrent à Banana, le 7 février. M. Craven était venu à leur rencontre, et partit avec la jeune

fille pour Loango, où ils devaient être mariés. Petersen se mit en route pour l'intérieur, accompagné d'un nègre, Jumbo, qu'il avait engagé à son service en passant au Gabon.

Le 26 avril, trois autres missionnaires partirent; comme les précédents, ils avaient été préparés à leur œuvre dans l'*East End Training Institute.* C'étaient M. et M[me] Vickers, et M. Richards. Ce dernier laissait pour le moment en Europe sa jeune femme, qui devait le rejoindre plus tard.

« Priez, disait M. Richards à la réunion d'adieux, priez non seulement pour notre succès, mais pour que nous soyons gardés en communion avec le Christ, car il y a de grands dangers spirituels devant nous, dont la puissance de Dieu peut seule nous préserver ».

Pendant ce temps, M. Petersen était arrivé à Palaballa, où M. Johnston, seul depuis longtemps, fut transporté de joie en le voyant.

Dès que M. et M[me] Craven furent revenus de Loango, et que les trois nouveaux missionnaires, M. et M[me] Vickers et M. Richards, furent arrivés, la marche en avant fut décidée.

Petersen, Vickers et Richards quittèrent Palaballa le 13 août 1879, avec un certain nombre de porteurs, et arrivèrent le 20, après des péripéties de tout genre, à Banza-Monteka, à 60 milles environ de leur point de départ. Ce lieu parut propice aux missionnaires pour y fonder une station; le pays était très peuplé et les chefs très obligeants. Richards s'offrit à rester seul et se mit aussitôt à l'œuvre pour créer un établissement en cet endroit. Les deux autres revinrent en arrière, après avoir poussé un peu plus avant, et s'être aperçus qu'ils n'avaient pas les porteurs et les moyens suffisants pour atteindre Stanley-Pool. D'ailleurs, M. Vickers se proposait de fonder une station à Boma, près de la côte, qui devait servir de base et de point de ravitaillement à la mission. Voici quelques extraits des lettres des deux missionnaires, donnant quelques détails, d'abord sur leur marche en avant, puis sur leur retour à Palaballa :

« Après un chemin assez pénible, nous arrivâmes à une petite ville. Mourants de soif, nous demandâmes un peu d'eau, mais les indigènes ne semblaient pas disposés à nous en donner. Je descendis dans un bois où je supposais que coulait un ruisseau, mais le taillis s'épaississait, et je ne trouvais d'eau nulle part. A un certain endroit, les arbres étaient si serrés que je me trouvai dans une obscurité complète. Ce fut au point que je dus chercher ma route à tâtons, et que mon nez heurta plus d'une fois contre des troncs d'arbre gigantesques. Désespérant de sortir de là, je tirai plusieurs coups de feu, mais craignant que le signal ne fut pas entendu, je m'arrangeai pour passer la nuit là: je fis du feu et préparai un lit de feuilles sèches. Cependant, après une certaine attente, j'entendis avec bonheur des voix, j'étais retrouvé. Je dus faire une ascension de 400 pieds, quoique très fatigué, et sans avoir pu rafraîchir le bout de ma langue.

« De retour au campement, nous envoyâmes chercher de l'eau à la ville voisine; on nous en donna assez pour le soir et pour le repas du matin. Le lendemain nous nous mîmes en route; nous ne pûmes avancer dans les bois qu'en nous frayant un chemin à la hache. Enfin, nous trouvâmes un ruisseau sur les bords duquel nous passâmes un tranquille dimanche.

« Après avoir rencontré un excellent roi qui nous laissa passer paisiblement, nous arrivâmes sur un nouveau territoire. Tout à coup nous entendîmes un tintamarre épouvantable, des chants mêlés au bruit du tambour, et le roi parut, accompagné d'une troupe de guerriers. Nous nous avançâmes vers lui, lui tendant la main en signe d'amitié. Il fit une longue harangue que les guerriers approuvaient en répétant en chœur le nom du monarque. Ils sautèrent ensuite, frappant le sol de la crosse de leurs fusils, et entonnèrent leur chant de guerre. Nous n'y fîmes pas attention. Quand ils eurent fini, le roi nous demanda si nous n'étions pas effrayés: « Si nos ânes n'ont pas peur, eux qui ne sont que des bêtes, comment voulez-vous



Cour d'un roi indigène.

que nous soyons effrayés, nous, dont la confiance est en Dieu ? » A titre de roi de toute la terre, il nous demanda cent pièces d'étoffe, ce qui représentait une valeur de 250 à 300 fr. Nous lui répondîmes par l'un de nos *boys* que nous ne payions point les rois, mais que s'il était disposé à être aimable envers nous, nous lui ferions un petit cadeau. Il parut très désappointé de n'avoir pas produit plus d'effet sur nous.

« Après l'avoir laissé, nous arrivâmes chez un autre roi, bon et hospitalier. Il accorda aux « Moundella » (hommes blancs) la permission de s'établir chez lui. Nous construisîmes une hutte en deux ou trois jours. Mais un de nos pauvres collègues, Petersen, montrait des signes de fatigue et de maladie si évidents que nous devînmes inquiets ; nous résolûmes de retourner à la station. Il ne pouvait plus se tenir sur son âne et marchait si lentement que nous ne pouvions atteindre les bords d'un ruisseau. »

M. Petersen lui-même raconte ainsi le reste du voyage :

« Je fis tous mes efforts pour marcher un peu. Nous traversâmes le fleuve de nuit, et nous campâmes sur l'autre bord, mais j'étais si malade que je ne pus prendre aucune nourriture. Le jour suivant, me trouvant mieux, je pris un peu de café et la moitié d'un œuf. Notre chemin traversait une colline boisée. Je me sentais de plus en plus mal ; chaque pas de ma monture m'arrachait le cœur, me brisait la tête. Pris de vomissements, je me sentais prêt à choir de la selle d'un moment à l'autre. A la fin, je me couchai sur une large pierre plate, au bord du chemin, et cela me remit un peu. Je glissai jusqu'au ruisseau où, après avoir bu quelques gorgées d'eau, je m'endormis. Quand le repas fut prêt, on me demanda si je voulais y participer, je répondis que non. M. Vickers me dit qu'il allait à Palaballa pour y chercher des porteurs et un hamac pour moi ; il avait aussi donné l'ordre à nos « boys » de faire avec la toile et les piquets de la tente une espèce de palanquin sur lequel ils devaient me porter aussi longtemps que possible. On réussit ainsi à me transporter jusqu'au pro-

chain cours d'eau ; là ils auraient dû renoncer à aller plus loin, si je ne m'étais senti mieux, et avec leur aide j'atteignis le sommet de la colline opposée. Nous arrivâmes à Congo di Lemba ; les gens montrèrent beaucoup de sympathie pour moi ; nous eûmes bientôt de la nourriture en abondance et nous repartîmes. Nous atteignîmes un cours d'eau que nous appelons *Rocky river* (rivière rocheuse) à cinq heures, et nous y campâmes. Dès le lendemain matin, nous nous remîmes en route, et à onze heures nous étions à quatre milles environ de Palaballa.

« Là, M. Vickers nous rencontra avec trois hommes et un hamac, et nous atteignîmes à deux heures la station.»

Voici quelques lignes d'une lettre écrite par M. Richards, le 1er octobre 1879, de la nouvelle station de Banza-Montéka, où il était demeuré seul, et à laquelle les missionnaires avaient donné le nom de *Berger station*, en l'honneur de l'un des plus généreux souscripteurs de l'œuvre :

«C'est ici, je crois, une station salubre; je m'y suis bien porté depuis que j'y suis, et je ne crois pas, cependant, avoir jamais tant travaillé. Les jours semblent avoir des ailes... Tous mes effets sont usés. Envoyez-moi des vêtements, des souliers, du cuir et un pied de fer pour les raccommoder. Les indigènes m'ont volé ces objets dans le transfert d'Opobo à Palaballa. Envoyez-moi aussi des outils de charpentier... Je suis seul, dit-il ailleurs, mais je ne crains rien, les indigènes sont amicalement disposés pour moi. »

Un peu plus tard, cependant, M. Richards connut les souffrances de la fièvre et de la prostration qui en résulte, et qui était augmentée par l'isolement. Sa provision de quinine était épuisée, il n'avait aucun moyen de s'en procurer. C'est alors qu'il écrivit ces mots : « Une religion d'apparence ne pourrait soutenir un homme dans de telles extrémités; mais le Seigneur a été mon aide dans l'épreuve, ma confiance était en Lui. »

Ainsi, à la fin de 1879, la petite bande missionnaire se composait de M. et Mme Craven, stationnés à Palaballa; M. et

Mme Vickers, qui devaient s'établir à Boma, et y transporter la première station de Opobo; M. Richards, à Banza-Montéka, et M. Petersen, qui se disposait, dès que les moyens lui en seraient fournis, à partir en avant pour ouvrir la voie du côté de Stanley-Pool, destiné, dans la pensée du Comité directeur, à être la base d'une grande œuvre dans l'Afrique équatoriale.

CHAPITRE IV.

L'East End Training Institute. — M. et Mme H. Grattan-Guinness. Mort de Petersen.

On a vu que presque tous les ouvriers de la mission du Congo étaient sortis du collège missionnaire fondé dans l'Est de Londres par M. et Mme H. Grattan-Guinness, en 1873.

M. et Mme Guinness faisaient partie du Comité directeur de la *Livingstone Inland Mission.* Son secrétaire, M. Tilly, se sentait débordé par le travail que lui imposait une si grande entreprise. Pasteur d'une église nombreuse, il ne pouvait négliger le soin de sa congrégation. De plus, le siège du Comité était Cardiff, ville relativement peu importante, loin de la capitale; M. Tilly sentit qu'il ne pouvait assumer la responsabilité d'une œuvre qui ne demandait qu'à grandir, et pour laquelle il était nécessaire de recueillir des ressources très considérables.

On proposa à M. et Mme Guinness, qui déjà avaient largement aidé à recueillir les fonds nécessaires et avaient fourni la plupart des ouvriers, de prendre la direction et l'entière responsabilité de la mission. C'était un lourd fardeau à ajouter à ceux qu'ils avaient déjà; mais après avoir réfléchi et prié, ils l'acceptèrent, pleins de foi dans les promesses de Dieu.

Il ne serait pas juste d'aller plus loin sans donner quelques détails sur ces remarquables serviteurs de Dieu et l'institution qu'ils ont fondée. M. et Mme Guinness, d'ailleurs, ne sont pas des inconnus en France. M. Guinness fut, dès l'âge de 20 ans, un prédicateur très populaire en Angleterre, mais il quitta bientôt le ministère régulier pour se livrer complètement à l'évangélisation itinérante. Les grandes villes du Royaume Uni et de l'Amérique ont toutes entendu sa parole vibrante et persuasive. Il visita l'Espagne sous le règne de la catholique Isabelle II et réussit à y répandre la Parole de Dieu. Au moment de l'exposition de 1867 il vint à Paris et s'y fixa jusqu'à la veille de la guerre franco-allemande. C'est alors, et en grande partie grâce à son initiative, que prirent naissance les réunions de la rue Royale dirigées depuis sans interruption par le vénérable M. Armand-Delille, et qui ont été l'avant-coureur de l'œuvre fondée en 1872 par un autre anglais de cœur et de foi, le Rev. R. W. Mac All.

Non contents de travailler au centre de Paris, M. et Mme Guinness établirent des réunions d'évangélisation dans plusieurs lieux de culte des quartiers excentriques, entre autres à la rue Saint-Maur et au Boulevard Bourdon. Ils virent se grouper autour d'eux, comme M. Mac All plus tard, plusieurs collaborateurs dévoués, pasteurs et laïques.

Au commencement de 1872, M. et Mme Guinness louèrent dans le quartier de Londres, que nous avons sommairement décrit plus haut, une petite maison où ils réunirent trois ou quatre jeunes gens qui avaient déjà fait leurs preuves comme évangélistes.

Des leçons leur étaient données par M. et Mme Guinness eux-mêmes, et par d'excellents professeurs, tous animés du plus pur esprit missionnaire. La petite famille grandit, la maison devint trop petite, les fonds affluèrent. L'Institution fut transportée, non loin de là, dans une maison plus grande, mais qui fut bientôt trop exiguë à son tour. C'est alors qu'un homme généreux, dont la libéralité est bien connue de tous

ceux qui s'occupent de missions, M. William T. Berger, fit construire dans le vaste jardin de la maison un collège modèle, renfermant des chambres pour une cinquantaine d'étudiants, et des salles d'études et de conférences.

A peu près en même temps, un autre bienfaiteur léguait à l'Institution une maison de campagne située dans le romantique comté de Derbyshire. Là, une branche de la maison-mère fut organisée; quarante étudiants purent y trouver place, s'exercer aux travaux agricoles et aux industries dont la connaissance est si nécessaire dans les pays non civilisés, et compléter ainsi l'instruction théorique qu'ils avaient reçue à Harley House, à Londres.

Il y a quelques années, une dernière annexe a été ajoutée à l'Institution dont nous avons raconté brièvement les humbles débuts. Un collège de femmes missionnaires, dans le voisinage de Harley House, a été ouvert et rend de grands services pour la préparation de lectrices de la Bible, diaconesses, institutrices et futures épouses de missionnaires.

Les lieux d'origine et la destination des élèves de ces trois collèges sont des plus variés. Harley House a reçu dans ses murs des anglais, cela va sans dire, en majorité, ainsi que des écossais, des irlandais, des américains, des français, des allemands, des suédois, des danois, des espagnols, des russes, des arméniens, des syriens, des hindous, et jusqu'à des nègres du Congo.

Les champs de mission auxquels ces serviteurs de Dieu se sont destinés sont: le continent de l'Europe (plusieurs travaillent en France aujourd'hui), la Chine, où un grand nombre sont allés se joindre à la *China Inland Mission,* les deux Amériques, l'Afrique, et en particulier la mission du Congo, à laquelle le collège a fourni quelques-uns de ses meilleurs pionniers et de ses martyrs.

Depuis sa fondation, le collège a reçu 1000 étudiants, hommes ou femmes, dont 600 environ travaillent actuellement à l'œuvre de Dieu. Les dépenses de cette institution atteignent 7000 fr. par semaine.

Outre le travail que lui donne la direction supérieure de son Institut missionnaire, M. Guinness s'est imposé la tâche de réveiller l'intérêt des chrétiens anglais pour les missions. Et tandis que sa vaillante compagne, douée d'un très grand talent littéraire, rédigeait un journal illustré: *The Regions beyond* (les Régions lointaines) journal tout plein de l'enthousiasme chrétien, et dans lequel la cause des races perdues était plaidée avec une rare puissance, M. Guinness lui-même voyageait du nord au sud et de l'est à l'ouest, donnant des conférences auxquelles assistaient des milliers de personnes, allumant partout la flamme missionnaire et recrutant sur son passage des candidats pour répondre aux besoins créés par de nouveaux appels, ou combler les vides faits par la mort dans les rangs des soldats de Christ.

Le temps qui n'était point occupé par ces voyages, M. Guinness le consacrait à écrire une grammaire et un dictionnaire de la langue parlée au Congo, avec le concours de ses élèves noirs et des missionnaires revenus en Europe pour y refaire leur santé.

Tout ce travail, dont nous sommes incapables de donner une idée vraie, était inspiré par une pensée et une préoccupation constantes. Depuis de longues années, M. Guinness fait son étude spéciale des prophéties bibliques. Il a puisé dans ces prophéties la certitude du prochain retour de notre divin Maître; il a écrit sur ce sujet trois ouvrages dont le premier: *La fin prochaine de l'âge actuel à la lumière de l'Histoire, de la Prophétie et de la Science* a atteint, malgré son format considérable et son prix élevé, la dixième édition. Les titres de ses autres travaux sont: *Lumière pour les derniers Jours* et *la Papauté et les Prophéties.*

Tout récemment, M. et Mme Guinness ont décidé de se consacrer plus spécialement à l'œuvre générale et de laisser à leur fils, le docteur Harry Guinness, la direction du collège, tandis qu'une de leurs filles, Mlle Lucy, prend la direction du Journal. En même temps leur fille aînée, Mlle Géraldine Guinness, s'est

décidée à quitter Londres, où elle avait travaillé avec grand succès dans les salles d'évangélisation dépendantes du collège, pour s'en aller joindre en Chine la troupe grossissante des ouvriers du Seigneur.

On nous pardonnera sans doute, et l'on nous remerciera, d'avoir donné les détails ci-dessus, à la gloire de Celui de qui viennent la volonté et le pouvoir de faire le bien. De pareils exemples de consécration et de dévoûment à la grande œuvre que le Maître nous a confiée, sont rares. Puissent-ils stimuler notre zèle et provoquer de nombreuses imitations!

Tels étaient les nouveaux directeurs de la mission du Congo.

Au mois de mars 1880, un nouveau détachement fut envoyé en Afrique. Il se composait de sept personnes: M. Adam Mac Call, jeune homme de grandes capacités et de beaucoup d'expérience de la vie africaine; il devait être le directeur de la mission; M. Mac-Kergow, M. Harvey, M. Lanceley, M. et Mme Clarke, Mme Richards, qui allait enfin rejoindre son mari.

A peine la petite troupe était-elle débarquée, que, parmi ceux qui étaient déjà au poste d'honneur, un nouveau deuil se produisait: Charles Petersen, le jeune et vaillant danois, qui avait victorieusement résisté à mainte attaque de fièvre, succomba, au mois de mai. Nous ne trouvons pas, dans les documents que nous avons sous les yeux, des détails circonstanciés sur cette mort. Elle fut triomphante, sans doute, comme l'avait été celle de Telford. Deux jalons étaient déjà plantés, sur cette route qui devait conduire les porteurs de l'Évangile au cœur même de l'Afrique. Aucun d'eux ne recula, en apprenant la funèbre nouvelle: n'étaient-ils pas consacrés au Seigneur pour vivre et pour mourir?



Adam Mac Call.

CHAPITRE V.

Adam Mac Call. — Nouveaux Renforts. — Mort de Mac Kergow.

Nous avons dit que l'homme que les directeurs de la Mission destinaient à être le *leader* de la petite armée s'appelait Adam Mac Call. Il était né à Leicester et avait embrassé la profession d'architecte, mais sa vocation était celle de l'explorateur. Pendant sept ans, de 1872 à 1878 inclusivement, il avait parcouru environ 20 000 milles de pays dans l'Afrique centrale et méridionale. Il avait traversé en maintes directions et à plu-

sieurs reprises la colonie du Cap, l'État libre de l'Orange, le Griqualand, la colonie de Natal, le Transvaal, le pays des Béchuanas, celui des Matabélés et la vallée du Zambèze; il était allé jusqu'aux chutes de Victoria, dans le haut Zambèze, à 7 ou 800 lieues du Cap. Pendant deux ans, il avait été employé au service des travaux publics de cette colonie; les deux dernières années, il les avait passées à chasser dans l'intérieur, traversant des régions presque inconnues aux blancs, et tellement séparé de la civilisation, qu'il fut toute une année sans recevoir une lettre.

Il visita les stations les plus éloignées de la Société des Missions de Londres parmi les Matabélés et d'autres missions encore. Quoiqu'il ne fut pas encore converti à cette époque il s'intéressait aux œuvres chrétiennes. Il rencontra M. et Mme Coillard, les missionnaires français si connus et si aimés, pendant leur emprisonnement chez le chef Lobengoula.

En 1878, après ces longues pérégrinations en Afrique, Mac Call revint en Angleterre, avec l'intention de retourner presque aussitôt dans la vallée du Zambèze pour explorer la rivière Chôbe (qui, depuis a été reconnue par le major Serpa-Pinto) et d'y prendre une série de vues photographiques. Il avait presque complété ses arrangements, quand tous ses désirs et ses projets furent soudainement changés par sa conversion. Les vieilles choses étaient passées; toutes choses étaient devenues nouvelles! Il ne pouvait plus songer à vivre pour son plaisir. « Seigneur, que veux-tu que je fasse? » fut son ardente requête. La réponse s'imposa promptement: il retournerait au centre de l'Afrique, dans ce noir continent qu'il connaissait si bien: non pour s'y amuser, mais pour servir Christ; non pour chasser le gros gibier, mais pour devenir un pêcheur d'hommes vivants, non comme explorateur seulement, mais comme ministre de l'Évangile. Évidemment le Maître l'avait préparé sans qu'il s'en doutât lui-même, pour l'œuvre qu'Il lui réservait. Et l'instrument était prêt, le Saint Esprit allait maintenant le mettre à l'œuvre. Mac Call

donna avec joie et de tout cœur, sa vie entière à la mission chrétienne dans l'intérieur de l'Afrique, et lorsque les besoins pressants de la région du Congo lui furent connus, il se décida après avoir beaucoup prié, à offrir ses services à la *Livingstone Inland Mission* dans le but de conduire une expédition jusqu'à Stanley-Pool, sur le Haut-Congo.

Il sentit qu'après son long séjour en Afrique, et après une si récente conversion, il devait consacrer quelque temps à l'étude des saintes Écritures, à son éducation spirituelle, et bien qu'il fut, à quelques égards, parfaitement préparé, il désira cependant accroître ses connaissances médicales. Il passa donc encore quelques mois à l'Institut et dans le grand Hôpital qui l'avoisine. Il y gagna l'affection et l'estime de tous ceux qui le connurent, et son amour pour la Mission du Congo s'accrut continuellement jusqu'à devenir un zèle consumant.

Il se joignit à la Mission comme volontaire, payant ses frais d'équipement et de voyage, donnant gratuitement sa vie à la grande entreprise.

Peut-être son expérience chrétienne était-elle trop courte pour faire de lui, dès le début, un bon prédicateur ; il n'était pas non plus d'humeur à devenir jamais un homme de cabinet et à travailler à écrire ou à traduire. Mais son expérience d'explorateur le rendait propre à faire œuvre de pionnier, et c'est d'un tel homme que la Mission du Congo avait besoin à ce moment-là.

Avec les quatre compagnons que nous avons nommés plus haut, Adam Mac Call s'embarqua sur le « Vanguard », à Plymouth, en mars 1880. Ils atteignirent Banana, à l'embouchure du Congo, à la fin d'avril ; plein d'ardeur, Mac Call espérait marcher rapidement vers l'intérieur. Mais les retards et les difficultés inouïes d'une expédition dans ces parages le retinrent plusieurs mois sur le bas fleuve. Il fallait se munir de porteurs ou *kroo-boys* (du nom de la contrée dans laquelle ils sont recrutés) en nombre suffisant pour transporter les approvisionnements nécessaires et les marchandises (spéciale-

ment le calicot) qui sont, dans l'intérieur, la seule monnaie courante: lourde monnaie, qui coûte cher à porter. En 1887, une seule tonne (1000 kilos) de marchandises coûtait 1000 fr. de transport, de Banana à Stanley-Pool; ce prix était supérieur en 1880.

Il s'occupa, en attendant, à construire une station à *Mataddi,* pour servir de point de relâche et de repos entre la première station et celle de Palaballa. Mais, dès qu'il le put, il laissa à d'autres le soin de finir cette construction et s'avança vers l'intérieur. Une dangereuse maladie le retint plusieurs semaines près de Banza-Montéka, et ce ne fut qu'en automne qu'il atteignit Bemba-Manyanga, où il érigea une nouvelle station. Il y prit une attaque de dyssenterie et une maladie du foie, qui, quelque temps plus tard, devait l'emporter, comme nous le verrons.

Le 9 mars 1881, une chaloupe à vapeur, destinée à naviguer sur les eaux du Haut-Congo, fut lancée à Londres. Tous les étudiants de l'Institut et quatre jeunes missionnaires qui se préparaient à partir, étaient présents à cette occasion. La chaloupe, munie d'une machine de la force de vingt chevaux, devait être démontée et remontée pièce à pièce. Elle pouvait porter dix à vingt passagers et quatre ou cinq tonnes de marchandises, et pour les cas où le combustible viendrait à manquer, elle était munie de voiles et même de rames. On lui donna le nom de *Livingstone.*

Les quatre missionnaires qui devaient composer la nouvelle expédition, étaient MM. Angus, Ingham, Waters et Smith. M. Angus avait pris part en qualité de soldat, à la campagne contre les Zoulous; il avait été prisonnier de guerre pendant plusieurs mois, avait vu de près le paganisme, et comme il appartenait au Seigneur, il était revenu en Europe avec un ardent désir de se consacrer aux missions.

M. Ingham avait, lui aussi, servi dans l'armée.

M. Smith, le matin même du jour où les missionnaires devaient s'embarquer, se maria. Ce fut M. Guinness qui con-

sacra cette union. La jeune femme ne devait rejoindre son mari qu'un an plus tard. Que d'héroïsme est sous-entendu dans ces simples détails! On avait engagé la fiancée à réfléchir: « Vous serez veuve peut-être, lui dit-on, avant d'avoir été réellement mariée ». — « Je me sentirais veuve quand même, répondit-elle. J'aime mieux porter son nom et être vraiment veuve, s'il le faut. » Il n'y avait rien à répondre à cela. Il fut convenu que Mme Smith emploierait le temps d'attente à étudier un peu de médecine.

Le jour même qui précéda celui de ce mariage et de ce départ, une nouvelle funèbre arriva à Harley House: Hugh Mac Kergow, l'un de ceux qui, l'année précédente, étaient partis avec Adam Mac Call, avait été emporté le 11 janvier, par une attaque de fièvre, à la nouvelle station de Mataddi. C'était l'un des plus forts en apparence, parmi ceux qui étaient partis! Encore une victime que la sombre terre d'Afrique dévorait, comme pour effrayer les nobles cœurs qui se préparaient à affronter ses ténèbres!

En outre, le courrier annonçait encore le retour de M. et Mme Craven, obligés de venir refaire en Europe leur santé ébranlée.

Les quatre jeunes gens, dont un nouveau marié, ne s'embarquèrent pas moins. Pendant que des centaines de voix amies chantaient sur le remorqueur qui les ramenait à Liverpool:

Debout, sainte cohorte
Soldats du Roi des rois!

et qu'une solennelle émotion remplissait tous les cœurs, le *Corisco* levait l'ancre. Les missionnaires, sur le pont, regardaient ces amis si chers, saluaient les yeux pleins de pleurs, mais sans défaillance, cette rive natale que plusieurs ne devaient plus revoir. Encore quelques signaux, quelques mains levées agitant des mouchoirs, et le navire a disparu.

Deux autres missionnaires suivirent en avril, et trois en

juillet. Il était nécessaire que des volontaires se présentassent pour remplir les vides que la mort et la maladie faisaient parmi la petite troupe de vaillants soldats du Christ.

Laissons maintenant la parole à Adam Mac Call pour nous raconter son voyage à Manyanga :

« Le 1er octobre, les deux chefs de porteurs vinrent me faire part de leurs soupçons : Quelques-uns des « boys » avaient dû nous voler. Le jour suivant, nous fîmes une enquête approfondie, et nous découvrîmes finalement que deux hommes étaient coupables, l'un surtout, d'un vol d'argent, une somme considérable. Ceci avait eu lieu à Mataddi, tandis que Clarke était souffrant de la fièvre. Il devint donc nécessaire de renvoyer les deux coupables, sous la conduite de Clarke, avec un troisième « boy » pour sentinelle, tandis que Lanceley et moi nous continuerions la marche en avant. (Il fut découvert que l'un des hommes avait volé 187 francs ; l'autre fut trouvé innocent).

« Le mardi 5 octobre, Clarke partit pour Mataddi, et Lanceley et moi, avec nos treize ânes et tous les porteurs (excepté trois) partîmes dans la direction opposée. Le roi du premier village que nous traversâmes m'informa que les tribus que nous allions rencontrer se préparaient à me combattre et à m'empêcher de passer, et que M. Comber (missionnaire de la Société baptiste anglaise) avait été arrêté, lui aussi, dans sa marche. Je ne crus pas tout ce qu'il me disait, mais je résolus de descendre au bord du fleuve et d'y prendre des renseignements. Le 8, nous étions de nouveau sur les rives du Congo, et nous y campâmes. Un autre roi vint nous rendre visite, j'obtins de lui peu d'informations. Il est difficile de se renseigner auprès de ces gens, qui sont extrêmement soupçonneux. Après avoir prié et soigneusement considéré les choses, je décidai finalement que nous remonterions le fleuve en canot jusqu'à Manyanga, pour y établir une station qui fortifierait notre position et nous fournirait un centre de ralliement. J'avais plusieurs raisons pour prendre cette décision : pour

travailler dans un pays comme celui-ci, il est absolument nécessaire d'avoir des points de repère et de ravitaillement. Ces points doivent être des centres importants de population, comme Manyanga ; il est donc désirable d'atteindre Manyanga par la route la plus courte et la plus sûre, le fleuve. Nos ânes meurent ; selon toute probabilité nous les perdrons presque tous ; ils sont une cause d'encombrement ; peut-être en les laissant quelques mois à Banza Montéka pourront-ils s'y refaire. En outre, le voyage fluvial est plus rapide et plus aisé, surtout en descendant nous pouvons mieux protéger nos marchandises contre la pluie.

« Après avoir décidé d'aller par eau jusqu'à Manyanga, nous fîmes nos arrangements en conséquence : je louai deux canots pour un mois, je renvoyai les ânes et j'écrivis à Clarke pour qu'il vînt nous rejoindre au plus tôt. Par la duplicité et la tromperie du roi et de ses sujets, je fus empêché plusieurs fois de partir : il nous avait promis des guides et des avirons qu'il ne nous donnait pas. A la fin je partis avec deux canots chargés, *sans guides*, me confiant à Dieu pour nous diriger et nous garder. Lanceley resta chargé de notre camp de Riverleigh. Je partis donc, le jeudi 21 octobre, et j'arrivai ici à Manyanga le 27, après un voyage très varié. Comme nous ne connaissions pas le fleuve ni les rapides, nous eûmes à découvrir le chemin. Nous fûmes submergés une fois, mais maintenant que nous connaissons la route, mes « boys » eux-mêmes ne mettent que trois jours à monter de Riverleigh ici, et ne mettent pas même un jour à la descente.

« En quittant Riverleigh j'avais décidé que tout ce qui était emmagasiné là et à Banza Montéka serait transporté ici, et que Clarke nous amènerait en outre le dépôt de Mataddi, en sorte que Manyanga devînt le centre général. Mais la première fois que les canots revinrent, ils apportèrent la nouvelle que Clarke était retenu à Mataddi par une jambe malade, que Harvey était malade aussi, et que les autres n'allaient guère mieux ; en outre, un cyclone avait emporté la char-



Indigènes fabriquant un canot.

pente de notre maison à Mataddi! Voilà qui était désagréable. Je me décidai à appeler Mac Kergow. Par le canot suivant, j'appris que Clarke allait mieux, et avait pu monter jusqu'à Riverleigh, mais sans apporter avec lui les ravitaillements que j'espérais, et qui étaient nécessaires pour Manyanga : il n'avait pas eu assez de calicot pour payer les porteurs à Banza Montéka.

« Je suis donc ici avec deux « boys » seulement. Lanceley est à Riverleigh avec deux autres ; Clarke et tous les autres porteurs sont dans le bas fleuve, mais seront prochainement de retour à Riverleigh avec les marchandises, que les canots apporteront ici.

« Je suis au petit Manyanga ; le grand Manyanga, lieu de marché, est à une demi-journée de marche. La contrée s'appelle Manyanga des deux côtés du fleuve, et le grand roi du pays est aussi appelé Manyanga. Les indigènes sont plus traitables ici que de l'autre côté du fleuve. Quoiqu'ils m'aient reçu avec quelque hésitation, ils n'ont pas tardé à m'apporter une abondance de provisions, du manioc, du cassave, de la volaille, des chèvres, des porcs, des poissons, des œufs, etc., etc., ce qui est d'autant plus agréable que Lanceley avait de la peine à se procurer des victuailles à Riverleigh ; de sorte que chaque fois que les canots vides retournaient, j'ai pu lui envoyer des provisions.

« Je me propose de visiter le roi du pays et les deux côtés de la rivière où sont situés des marchés très importants. J'attends l'arrivé de Lanceley pour choisir l'emplacement de notre station de Manyanga. Je tâcherai d'acheter assez de terrain pour y bâtir notre maison et faire un peu de culture. Comme nous sommes au temps des pluies, il nous faudra attendre un peu pour abattre les arbres et les équarrir.

« Ce pays est très fertile, tout y abonde, et les gens sont bien disposés jusqu'ici. J'espère qu'ils nous aimeront bientôt, et que nous pourrons faire beaucoup de bien, dans ce centre

si important. Manyanga sera un chaînon très utile de cette chaîne de stations que nous voulons établir depuis la côte jusqu'au haut fleuve. J'ai fermement résolu de me servir du Congo pour pénétrer dans l'intérieur, et cela pour plusieurs bonnes raisons : parce que l'on ne peut se tromper de route, parce que les rois ne peuvent nous imposer de péage en traversant leur pays, enfin parce qu'on n'a pas autant de « boys » à payer.

« Laissez-moi mentionner encore une fois quelles sont les principales marchandises d'échange dont nous avons besoin. L'article le plus important, celui qu'on demande constamment, et qui est, de fait, la monnaie courante du pays, c'est le calicot de commerce, dont je vous ai envoyé des modèles. Plus vous nous en enverrez, mieux cela vaudra ; envoyez-les en petites balles de 60 livres au plus..... Du calicot gris commun, est très désiré ici, mais non à Palaballa ; le goût des différentes tribus est très varié. Des mouchoirs rouges ou bleus, mais surtout rouges, les indigènes aimant les couleurs vives ; des couteaux de poche à manche blanc, et d'autres à manche sculpté pour présenter aux rois. Des pièces de cotonnades rayées, beaucoup de verroteries de différentes couleurs. Des chemises à carreaux rouges et noirs sont aussi très appréciées. J'ai eu jusqu'à treize poulets pour une chemise. Mais ce qui nous est indispensable pour l'achat du terrain de notre station, c'est le calicot de commerce.

« Nos travaux missionnaires n'avancent pas comme je le voudrais ; il peut sembler parfois que nous perdons beaucoup de temps et d'argent sans profit réel. Mais il faut beaucoup donner au climat, aux fièvres continuelles, à la paresse des indigènes et aux obstacles de toute nature. Quoi qu'il en soit, je consacre toutes mes forces d'âme et de corps à cette œuvre qui appartient à Dieu et que Lui seul peut faire réussir. C'est en Lui seul que je me confie. »

Voici une autre lettre, datée de Manyanga, le 29 janvier

1881 : (la nouvelle de la mort de Mac Kergow, à Mataddi, ne parvint à Mac Call que le 4 février) :

« Chers M. et Mme Guinness,

« Nous sommes absolument séparés du monde, et nous devons envoyer un canot spécial à Riverleigh, d'où nos « boys » vont à pied à Banza Montéka, pour correspondre avec nos amis.

« Quoique retirés et privés de nouvelles, nous sommes trop occupés pour sentir beaucoup notre isolement..... Nous avons choisi et acheté un très beau terrain et nous le défrichons aussi vite que possible. Nous employons pour la construction de la maison un bois dur qui ne croît que dans l'eau. Nous avons dû le couper en canot, ce qui ne facilitait guère la besogne, comme vous pouvez le croire. Nous espérons que la maison sera complètement finie dans une dizaine de jours. Elle est située sur une éminence, au carrefour de trois ou quatre chemins, menant à des villages indigènes. Elle est près d'une anse où nous abritons nos canots. Le jardin est tout ensemencé ; un peu de verdure s'y montre déjà. Nous avons aussi construit des étables pour le bétail et la volaille. De six heures du matin à six heures du soir, nous sommes aussi affairés que des abeilles. Après avoir été architecte, je suis charpentier ; j'ai de plus à surveiller les indigènes et à nous pourvoir de nourriture.

« Les indigènes commencent à se faire à nous. Ils sont très complaisants et nous apportent des cordes de palmiers, des nattes d'herbe pour nos constructions. En fait de nourriture, il nous ont donné des choux, du miel, du maïs, des potirons, des ananas. J'ai tout lieu de croire que cette station réunira bien des avantages : salubrité, abondance de nourriture, proximité d'un grand nombre de villages indigènes..... J'ai eu un grand secours dans l'érection de nos édifices de la part de nos « boys » ; l'un a été charpentier, l'autre maçon,



Traversée des Rapides.

deux autres sont des couvreurs distingués, et tous sont plus ou moins au fait d'une construction simple comme la nôtre[1].

« L'arrivée du dernier canot chargé de nos marchandises, sous la direction de Clarke (qui dut retourner trois fois à Mataddi) a été longtemps retardée pour des causes diverses, et le grand canot a été deux fois submergé en route; la conséquence a été la perte d'un grand nombre d'objets, tout le bagage privé de Clarke, même son chapeau, des lettres qui m'étaient destinées, et d'autres choses encore. La principale cause de ces accidents était l'affluence des eaux après les pluies; cependant nous avons pu sauver la plupart de nos marchandises.....

« Ma santé a été remarquablement bonne dernièrement; je n'ai presque pas eu de fièvre depuis que je suis ici. Clarke et Lanceley se portent bien eux aussi, et seront bientôt acclimatés. Je compte quitter Manyanga avec les Kroomen (ou porteurs) au commencement de mars, descendre à Mataddi et de là à Banana, afin d'y faire les arrangements nécessaires pour leur rapatriement à Sierra-Leone. »

La nouvelle de la mort de Mac Kergow parvint à Mac Call le 4 février, et le même courrier lui apprenait une autre mort, plus douloureuse encore, celle de son père. Il était à déjeûner, et un peu souffrant, ayant eu la veille une attaque de fièvre, lorsqu'un porteur entra, lui annonçant que le canot était en vue. En entendant le son familier de la voix des rameurs chantant en cadence, il courut au point de débarquement pour recevoir le courrier longtemps attendu. Le premier homme qui mit pied à terre lui dit abruptement: « Mac Kergow est mort. » Et comme ces mots étaient reçus avec incrédulité, l'homme ajouta: « Oui, il y a aussi de mauvaises nouvelles pour vous, monsieur. »

Le choc fut si grand, que Mac Call fut atteint de dyssen-

[1] Ces « boys » avaient été recrutés à Sierra Leone, pays relativement civilisé.

terie, son voyage dut être retardé d'une semaine. Lorsque enfin il se contraignit à partir, il était fort affaibli.

MM. Lanceley et Clarke furent laissés à la tête de la station de Manyanga, et le 14 février, Mac Call se mit en route, avec M. Johnson, pour Palaballa et Mataddi. Voici ce qu'il écrit:

« Quoiqu'il faille trois jours au moins pour monter de Riverleigh à Manyanga, *cinq heures* nous ont suffi pour descendre. Nous avons traversé les rapides comme l'éclair, surtout les rocs et les obstacles par l'habileté et l'expérience de notre pilote, qui avait fait la route plusieurs fois.

« Il plut toute la nuit, et nous dûmes nous coucher dans nos habits mouillés; je n'ai pas besoin de dire que cela ne guérit pas ma dyssenterie. Ayant séché en partie nos vêtements, nous partîmes pour Banza Montéka le jour suivant, à 11 heures et demie. La chaleur était excessive et la marche difficile, des herbes humides, beaucoup plus hautes que nous, nous cachaient le sentier, qui était boueux et glissant. A peu près à moitié chemin, Johnson était complètement brisé et ne pouvait faire un pas de plus; nous dûmes suspendre son hamac dans un petit bois, près d'un ruisseau, lui laissant trois « boys » et des provisions, et nous continuâmes notre route. Je souffrais horriblement tout le temps; plusieurs fois on dut me porter à travers les morasses.

« Je n'oublierai jamais ce jour de marche. Les ténèbres nous atteignirent tandis que nous étions encore à quatre milles de Banza Montéka; nous fîmes halte pendant deux heures, jusqu'au lever de la lune, et nous reprîmes notre course. Les longues herbes étaient toutes trempées de rosée; au bout d'un moment j'étais mouillé jusqu'à la peau. Je ne sais comment nous pûmes achever notre route; enfin nous arrivâmes chez M. et M[me] Richards au moment où ils venaient de se coucher. Ils eurent bientôt fait de se lever, et de nous mettre à l'aise. Je ne crois pas avoir jamais été si heureux de me trouver sous un toit et dans un lit que ce soir-là.»

Il en résulta un redoublement de maladie, qui n'empêcha

pourtant pas Mac Call de descendre à Palaballa, où sa présence était nécessaire. La mort de Mac-Kergow, et la maladie de M. Harvey avaient laissé la station de Mataddi à la charge d'un seul «boy»; on se rappelle que la charpente de la maison avait été emportée par un cyclone. Il fut décidé que, Mataddi étant évidemment insalubre, on n'y rebâtirait pas de station. Banana deviendrait la base d'opération de la mission sur le bas fleuve.

A Palaballa, l'œuvre marchait bien, sous la direction de M. et Mme Craven, dont la santé allait malheureusement nécessiter une longue absence en Europe. M. Harvey, qui avait quitté Mataddi contraint par la fièvre, pour se réfugier auprès de M. et Mme Craven, écrivait:

«L'œuvre à Palaballa progresse rapidement. Les noirs montrent beaucoup d'intérêt pour l'Évangile. La bonne semence ne tombe pas toute dans des endroits pierreux. Les questions posées par ces pauvres gens après le service montrent qu'ils ont compris les pensées du prédicateur (le frère Craven) et si vous pouviez assister à l'un de ces services, voir ces visages noirs tournés vers celui qui parle, et buvant ses paroles des yeux, de la bouche et des oreilles, vous sentiriez, je pense, plus que vous n'avez jamais fait, que le privilège d'apporter l'Évangile à ces âmes vaut tous les sacrifices, plus que tout l'or et l'argent du monde.

«Qui a fait Dieu?» demandait l'un d'eux, dimanche dernier. Et un autre: «Qui est le plus fort, Dieu ou le Diable?» Et quand on lui répondit que c'est Dieu, il objecta: «Pourquoi donc permet-il que nous soyons tentés?» Question à laquelle il était difficile de répondre simplement; cependant, M. Craven parvint à satisfaire le raisonneur, et tous s'en allèrent contents d'apprendre que le mal ne devait pas avoir le triomphe final. C'est la doctrine contraire qu'enseignent leurs superstitions.

«Quand il le peut, le frère Craven prêche dans trois villages différents chaque dimanche.

«Le dernier qui ait consenti à recevoir l'Évangile est le

village de Maduda. Au début, on suspectait nos intentions; on paraissait craindre que le missionnaire ne fut que l'avant-coureur du soldat. Maintenant, après toutes les preuves d'affection que Craven et ses collaborateurs leur ont données, Maduda désire que ses sujets soient enseignés, comme ceux des autres villages. Un dimanche, il envoya deux fois chercher M. Craven pour lui demander de faire un service pour ses gens.»

M. Craven lui-même écrivait, à la date du 1er février 1881 :

...«Les champs autour de nous sont prêts pour la moisson. Il y a quelques jours, un chef nous demanda: «pourquoi ne venez-vous pas dans mon village pour parler de Dieu à mon peuple?» Je lui répondis que son village est assez près de Palaballa pour qu'ils puissent venir nous entendre, mais j'ajoutai que j'irais faire une réunion chaque dimanche chez lui, s'il le désirait. Cette promesse fit grand plaisir au chef, dont le nom est Nikiangalla; il passe pour un très grand sorcier.

«...Un des principaux de l'endroit, Magibba, prétend qu'il peut faire parler les idoles. Je l'en défiai devant tout le village, et je lui promis, s'il y réussissait, dix balles de calicot. Naturellement, il n'y réussit pas et dut avouer son impuissance devant toute l'assemblée. Les femmes surtout avaient l'air heureuses de son humiliation. Les gens perdent leur confiance dans les idoles. Oh! si Christ prenait leur place dans leurs cœurs! Nous attendons le Saint-Esprit. Joignez vos prières aux nôtres, pour que Dieu répande son Esprit sur ce peuple.

«Bien que je puisse causer avec les indigènes sur presque tous les sujets, je me sens encore incapable d'essayer une traduction des Saintes-Écritures suffisamment correcte; mais je me propose de préparer une esquisse de la vie, de la mort et de la résurrection du Sauveur. Des tableaux, des images qui me serviraient de texte, seraient très utiles. Ces gens ont soif d'apprendre. Ils se demandent comment nous pouvons être si habiles. L'un d'eux me demandait: «Com-

ment pouvez-vous faire vos étoffes si jolies? » et un autre: « Les blancs peuvent-ils faire de la nourriture avec de la terre?» En parlant des femmes et de leur travail, le roi me demanda: « En supposant que vous n'eussiez point de domestique, qui porterait votre eau? Je lui répondis, naturellement: « Je la porterais moi-même. » Ceci les fit beaucoup rire, les femmes surtout.

« Je crois vous avoir déjà dit que les idoles de ce pays ne



Idoles du Congo.

sont pas réellement des objets de culte, mais simplement des talismans. Elles sont employées plutôt pour la médecine que pour la religion. Les gens ne les aiment pas, ne les respectent pas et ne prennent pas leur défense quand nous parlons contre elles.

« Notre maisonnée s'accroît rapidement. Pendant le mois dernier, nous avons racheté deux enfants. Nous avons nommé le premier Charles. C'est un bon petit garçon de cinq ans. Sa mère mourut quand il était tout petit, et son père l'a vendu pour du calicot. L'autre s'appelle Caroline. C'est une petite fille bruyante, entêtée, une enfant gâtée en un mot, elle nous donnera de la peine. Sa mère vit encore, mais son père est

mort récemment. Le calicot que la mère a reçu pour prix de son enfant a servi à l'ensevelissement du père. (La quantité d'étoffe dont on entoure les cadavres est réellement étonnante !)

«Nos autres enfants sont Topsy, Rosa, Frank et Bemba. Tous sont orphelins, et nous ont été confiés par le roi. Ma chère femme, comme vous le voyez, ne manque pas d'ouvrage; si la famille s'accroît encore, il nous faudra de l'aide. Elle doit faire la cuisine et la lessive, car il n'y a pas ici de domestiques dressés au service...

« Six villages sont gouvernés par notre vieux roi Kakumpaga. C'est un vieillard très superstitieux. On m'assure qu'il a tué plus de quatre-vingts personnes pour cause de sorcellerie, depuis son avènement. Pendant les trois ans qui ont précédé notre arrivée, plus de dix furent mis à mort pour ce crime, c'est-à-dire sans motif du tout; mais pendant les deux ans que nous avons été ici un seul homme a été exécuté, quoique d'autres aient été accusés aussi et auraient subi le même sort sans notre présence. A notre arrivée, le tambour sacré retentissait sans cesse, maintenant il se passe des mois sans qu'on l'entende. L'année dernière à cette époque, il y avait encore une maison à idoles dans le village, mais la maison et les idoles ont été détruites depuis, et nos services ont lieu sur cet emplacement. La maison du conseil était remplie d'amulettes sur le plancher, sur les murs, et suspendues au plafond — maintenant il n'y en plus. Notre présence n'a pas été sans effet.

«Oh! cette pauvre Afrique! Si nous pouvions seulement montrer aux chrétiens d'Europe ses plaies horribles et ouvertes, ils feraient sûrement plus de sacrifices pour envoyer ici le « baume de Galaad! » Ce n'est pas peu de chose que d'empêcher les pratiques cruelles et sanguinaires de ce peuple, mais ce que nous désirons surtout, c'est de leur enseigner la loi de Dieu et l'amour du Sauveur. »

CHAPITRE VI.

Maladie et Mort de Mac Call. — Faut-il abandonner l'Œuvre ?

Le 9 juillet 1881, trois nouveaux ouvriers partirent pour le Congo. C'étaient MM. Frederickson, Engvall et Billington. Ils arrivèrent à Banana au mois d'août et y rencontrèrent M. Adam Mac Call, qui leur parut bien affaibli. Ce climat dévorant avait déjà enlevé trois hommes à la fleur de l'âge; M. et Mme Craven étaient contraints par leur santé de revenir en Europe pour un long séjour, et l'année ne devait pas se passer sans que deux nouveaux noms fussent ajoutés à la liste des martyrs du Congo: celui de Mac Call, le directeur de la Mission, et celui d'une sainte et noble femme, Madame Richards.

La petite armée était, à cette époque, ainsi répartie: MM. Lanceley et Clarke occupaient la station de Manyanga, récemment fondée par M. Mac Call; M. et Mme Richards étaient à Banza-Montéka, où leur œuvre prenait de profondes racines; ils étaient assistés par M. Stephen White; MM. Harvey et Waters étaient à Palaballa où ils devaient remplir la place laissée vide provisoirement par M. et Mme Craven; MM. Smith, Blunt, Ingham et Angus étaient à Banana. M. et Mme Johnson avaient quitté la mission et étaient rentrés en Angleterre.

Mac Call attendait à Banana, en même temps que les trois nouveaux missionnaires mentionnés plus haut, une nouvelle troupe de krooboys, ou porteurs, avec lesquels il se proposait de remonter le Congo et de créer une nouvelle station, au-dessus de Manyanga, à moitié chemin de ce point et de Stanley-Pool. Lui et ses collègues s'occupaient provisoirement

à construire une maison et ses dépendances à Banana pour remplacer la station insalubre de Mataddi. Mac Call était souffrant; il n'avait pas été bien remis depuis son attaque de dyssenterie à Manyanga, quelques mois auparavant. Cependant son journal nous le montre toujours plein de confiance, et désireux de se porter en avant.

Il fut très désappointé lorsque le navire qui amenait les nouveaux missionnaires arriva, de n'y pas trouver les krooboys qu'il attendait, et sans lesquels tout progrès était impossible.

« Il me serait bien plus agréable, écrivait-il à la date de fin juillet, de quitter Banana et Palaballa, et de me lancer dans l'intérieur à tout risque. Mais mon désir n'est pas de conquérir la réputation d'un héros, *mais d'établir notre mission sur une base d'opération solide.* Nous ne sommes pas des explorateurs, mais des *missionnaires;* les explorateurs ne manquent pas. Stanley-Pool n'est plus une terre inconnue; bientôt ce point sera occupé par beaucoup de blancs; ce que nous avons à faire, ce me semble, n'est pas tant de nous précipiter en avant que de planter en route, de bonnes et solides stations missionnaires ».

Dans la même lettre, après avoir décrit comment Lanceley et Clarke avaient su « tenir bon » dans leur solitude à Manyanga pendant plusieurs mois, il ajoute:

« Ah! chère madame Guinness, c'est plus fort que moi, il faut que j'y aille ! Mon cœur est au haut du fleuve, au poste d'honneur occupé par nos frères ! Je sais bien qu'on a besoin de moi ici, mais je ne puis demeurer et les laisser seuls là haut. Non, je ne puis pas ! »

Cependant, son état de santé devint si mauvais, qu'il dut se rendre à Landana pour consulter un médecin. Celui-ci, le Dr Lucan, qui, quelques mois auparavant, lui avait conseillé de revenir en Europe, ne lui ordonna cette fois-ci qu'un changement de régime. Il revint donc à Banana, mais bientôt s'aperçut qu'il lui était impossible de continuer à travailler et qu'il n'avait pas de temps à perdre, s'il voulait se remettre.

Ses souffrances étaient parfois intolérables. Il se disposa à partir par le paquebot du mois suivant.

Il voulut cependant monter encore une fois jusqu'à Palaballa dans le but de s'entendre avec MM. Harvey et Waters, et de tout disposer pour son absence. On s'embarqua donc à bord du petit vapeur le *Livingstone*, qui mit deux jours à parvenir à Mataddi. Il souffrit beaucoup pendant ce voyage; à Mataddi, il se coucha par terre, se tordant de douleur, incapable par conséquent de marcher jusqu'à Palaballa. Voici le récit qu'il fait de ce pénible voyage :

« Comme j'étais déterminé à finir mon voyage à tout prix,



En voyage.

mes compagnons improvisèrent un hamac avec une couverture de coton fixée à une perche; je me glissai là dedans, et nous nous mîmes en route vers 11 heures. La chaleur était excessive. De temps en temps, je devais mettre pied à terre. Nous arrivâmes à l'emplacement de notre ancienne station, que je montrai à Smith et à Frederickson; cette vue me rappela ce pauvre cher Mac Kergow. Nous marchâmes encore; c'était une dure besogne pour les hommes que de me porter à travers la forêt; nous atteignîmes la rivière. Tout à coup la couverture se déchira; je tombai à plat sur le sol, mais je ne sentis pas beaucoup le choc sur le moment. Que faire? j'ôtai mon habit et me mis à marcher, mais ce fut un terrible combat, que je n'oublierai jamais; à chaque instant je devais m'arrêter pour reprendre haleine. Enfin, j'atteignis le M'poso,

que nous traversâmes; je fis un dernier effort pour atteindre un petit ruisseau sous les arbres. C'en était assez, je n'en pouvais plus; je ne me souviens pas d'avoir jamais ressenti un soulagement pareil à celui que j'éprouvai en m'allongeant sur les roches après avoir bu un peu d'eau fraîche. Il m'était impossible d'aller plus loin, et je dus envoyer une note à Harvey par mes compagnons de route, en le priant d'envoyer des porteurs et un hamac pour que je pusse finir mon voyage.

« Comme il commençait à faire nuit, les porteurs arrivèrent. Le hamac fut bientôt préparé, et nous commençâmes l'ascension, difficile pour un marcheur bien portant, mais effroyable pour un malade qu'on transporte. Quand nous arrivâmes aux rochers de quartz, je descendis, il n'était pas possible à des hommes de porter un hamac sur ce chemin escarpé. Une fois les rochers passés, je me remis dans le hamac, mais à peine en route, il se détacha, et je tombai de nouveau, d'une hauteur de trois pieds. Ce fut un choc terrible, semblable à celui d'une décharge électrique. Smith accourut pour me relever, mais je le priai de me laisser par terre une minute. Je me relevai enfin et me remis dans le hamac, cette fois-ci me cramponnant à la perche. Nous montâmes; les porteurs firent merveille, nous arrivâmes enfin à huit heures et demie ».

Pendant les deux jours qu'il resta à Palaballa, il s'occupa sans relâche à organiser les choses en vue de son absence.

Trop malade pour écrire lui-même, il dictait incessamment des lettres et des instructions pour les missionnaires des autres stations. « Excepté aux repas et pour nos réunions de prière et de culte, écrit-il, je ne cessai de dicter jusqu'au samedi matin à six heures. »

Il se remit en route, porté par deux noirs, pour retourner à Mataddi, et de là, par la petite chaloupe à vapeur le *Livingstone*, à Banana.

Avant de s'embarquer pour l'Europe, le 8 octobre, il reçut la bonne nouvelle qu'une amie de la Mission lui faisait présent d'un bateau à vapeur, le *Henry Reed,* destiné à naviguer sur



Navire à vapeur « Henry Reed » appartenant à la mission.

le Haut-Congo, au-dessus de Stanley-Pool. « Que le nom de Dieu soit béni ! » écrit-il à ce propos dans son journal.

Voici quelques extraits d'une lettre qu'il écrivait à un ami vers cette époque, et qui montreront la profondeur de sa piété:

« Ne vous laissez pas diriger, lui disait-il, par les impressions du moment présent. Nous ne sommes pas sauvés par nos sentiments, ni par nos expériences, mais par Christ. Nos impressions varient, mais son amour ne change pas. Ne pensez pas non plus que vous ayez perdu l'amour de Dieu parce que vous avez de rudes luttes à soutenir contre le monde et le péché. Je connais cette lutte mortelle, beaucoup de chrétiens ont passé par les mêmes expériences ; plus nous sommes fidèles, plus nous sommes criblés par Satan. Souvenez-vous de Paul, qui sentait toujours cette vieille nature attachée à lui. Poursuivi dans ses plus secrets retranchements il s'écriait: Misérable que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? Et aussitôt il remercie Celui qui peut le délivrer.

« Ne désespérez pas. Si nous ne pouvons jamais ici-bas être complètement débarrassés de notre mauvaise nature, nous devons toujours nous réjouir de notre salut, dont la promesse est certaine. « Il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » Le péché n'habite plus en nous, Christ l'a cloué à sa croix. »

Adam Mac Call s'embarqua pour l'Europe, plein de l'espoir du retour et de projets d'avenir pour la mission à laquelle il avait consacré sa vie. Du vaisseau qui l'emportait, il contempla une fois encore Banana, et ses blanches constructions qui contrastaient avec la sombre verdure des forêts environnantes. « Le spectacle était magnifique, dit-il, et je répétai cette prière: que Dieu préserve et protège notre mission et nos bien-aimés frères jusqu'à mon retour ! »

Le médecin du bord essaya de plusieurs remèdes pour soulager le malade. Pendant six semaines, le steamer contourna lentement les côtes du golfe de Guinée aux émanations mortelles, s'arrêtant presque chaque jour pour charger ou décharger

des marchandises. Quand le navire atteignit Madère, on conseilla au malade de ne pas débarquer. Il voulut le faire, et constata qu'il était trop souffrant pour reprendre sa place à bord. Quoique si près de la patrie, il dut rester dans cette île.

C'était le samedi. Le dimanche, il fut dans un état presque comateux. Le lundi, il fit télégraphier à son frère qu'il était retenu par une grave maladie, mais même alors il semble n'avoir pas eu conscience de son véritable état. Ce ne fut que lorsque un second télégramme annonça que l'abcès hépatique s'était ouvert, que ses amis en Angleterre se rendirent compte de la gravité de son mal. Et quelle ne fut pas leur douleur de le savoir mourant, à 500 milles de sa patrie!

Dieu, dans sa bonté, avait pourvu à ce que Mac Call ne mourut pas sans sympathie chrétienne et sans consolation. Un chrétien vivant, le Révérend J.-M. Allan, de l'église presbytérienne, le visita à son hôtel, où tous les soins et les douceurs possibles lui furent prodigués. Voici la lettre que ce pasteur écrivit à la mère du jeune homme, et qui nous donne les seuls détails qu'il nous ait été possible d'avoir sur la mort du vaillant missionnaire, trop souffrant jusqu'au dernier moment pour avoir pu tracer une seule ligne :

Quinta Jerino, Madère, 6 décembre 1881.

« Chère Madame,

« Suivant votre désir, je vais essayer de vous raconter les entretiens que j'eus avec votre fils, Adam Mac Call, pendant les deux derniers jours de sa vie. Je ne puis vous dire combien j'ai été moi-même fortifié et réjoui par la foi vivante que votre fils a montrée à ses dernières heures; je ne me souviens pas d'avoir rencontré, dans le cours de mon ministère, un plus remarquable exemple de la puissance de la grâce de Dieu, et je suis persuadé que ce récit rendra plus forte et plus profonde votre propre espérance, et même — oserais-je dire — votre joie chrétienne.

« Le 23 du mois dernier, je reçus un mot du gérant de l'hôtel, me priant de venir voir M. Mac Call, jeune missionnaire arrivant d'Afrique, et gravement malade. Je m'y rendis dans l'après-midi. Je le trouvai au lit; il paraissait très souffrant. Je lui serrai la main en disant: « Comment allez-vous? vous semblez bien faible. » Il me répondit avec quelque effort: « Oui, je suis très faible, mais (indiquant le ciel) il ajouta avec une expression impossible à décrire: *Il est fort.* »

« Oui, repris-je, Il est fort, et par conséquent vous l'êtes aussi, vous l'êtes en Lui. Il cita alors ce passage: « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point. » (Héb. XIII, 5). Je repris immédiatement: « Ma chair et mon cœur défaillent, mais Dieu est le rocher de mon cœur et mon partage à toujours. » (Ps. LXXIII, 26.)

« Nous causâmes; il me dit qu'il n'avait pas peur de la mort. « Pourquoi aurais-je peur? Jésus est mort pour moi. » — Il me parla de son cher père, qu'il avait perdu depuis un an; il me dit combien ce père bien-aimé était consacré à Dieu, comment il s'était occupé des écoles du dimanche jusqu'au moment de sa mort soudaine. Il me dit, avec une naïveté enfantine: « Voulez-vous que je vous la raconte? » et comme j'acquiesçai avec plaisir, il me fit ce douloureux récit, puis il ajouta: « Ce jour-là même, il alla à l'école du dimanche, mais non pas sur la terre — à une autre, plus belle! » puis il s'interrompit, comme pour revenir à l'idée qui l'avait amené à me raconter la mort de son père: « n'est-ce pas qu'il me souhaitera la bienvenue là-haut? »

« Il me parla aussi de son œuvre en Afrique, mais d'une façon si modeste, que je ne supposais pas qu'il fut le *leader* de la mission fondée par M. Grattan Guinness. Il mentionna le manque de soins, les intempéries, les nuits passées à la belle étoile, comme les causes probables de sa maladie.

« Je restai seul avec lui deux ou trois heures, lui rendant les petits services que le garde-malade aurait dû lui rendre. Je lui proposai, avant de le quitter, de prier avec lui. Il y consentit de tout son cœur. Je priai le premier, sous l'impression très

sensible de la présence divine. Quand j'eus fini, j'entendis sa voix, avant que je me fusse relevé, et je n'oublierai jamais de ma vie la prière qui s'échappa de ses lèvres.

« Non seulement il m'est impossible de la transcrire, mais même de vous donner une idée de la solennité, de la grandeur, de l'intensité des sentiments exprimés dans cette prière. Cette scène, cet homme, jeune, à la physionomie intelligente et énergique, priant à voix entrecoupée, avec une simplicité qui n'était égalée que par son accent profondément pathétique — tout cela ne peut s'effacer de ma mémoire. Si vous aviez senti ce que j'ai éprouvé à ce moment-là, vous auriez été consolée par tant de foi... Peut-être aimerez-vous que je vous répète quelques phrases de cette prière, la dernière que votre fils ait prononcée sur la terre en présence d'un de ses frères :

« Dieu Éternel — et Tout-Puissant — je me sens — bien près de Toi — maintenant. Je n'ai pas la force — de t'adresser — une longue prière. Mais — cela n'est pas nécessaire. Tu sais — tout ce dont j'ai besoin. — Tu connais — mes circonstances : — Seigneur, que ta volonté — soit faite ! Je n'ai rien à objecter. — Je ne regrette pas la vie — puisque tu juges à propos — de me reprendre à Toi. — Pourquoi la regretterais-je ? — Ne me suis-je pas donné à Toi — corps, âme et esprit ? — Ne suis-je pas à ton service ? — Et maintenant — s'il te plaît de m'appeler ailleurs — au lieu de me laisser travailler ici-bas — que ta volonté soit faite ! »

« Il continua, d'une façon véhémente, parlant au Sauveur comme à un intime ami. « *Oui, cher Sauveur, je serai avec Toi* » ajouta-t-il d'une voix suffoquée. La conclusion de sa prière fut sublime, montrant un contrôle absolu de ses facultés si brillantes. Cette possession de lui-même ne l'abandonna jamais, jusqu'au dernier moment.

« Je le revis le jour suivant. Son état avait empiré ; un changement avait eu lieu à l'intérieur de son corps ; il souffrait beaucoup. Ses premiers mots furent : « Frère, j'approche du rivage. » Le docteur avait ordonné que les visites fussent très courtes ;

je ne pus lui dire que quelques mots, et il était si abattu qu'il ne put me parler que très peu. Mais quand je lui demandai s'il avait un télégramme de chez lui, il me dit: avec une grande énergie: «Ma mère et mon frère s'embarqueront vendredi.»

«Trois choses m'ont paru très remarquables en lui. Sa décision, sa simplicité, sa force de caractère. C'était un homme fort, dans tous les sens. Il aurait sans doute fait une grande œuvre pour Christ, s'il avait vécu. «Mais qui connaît la pensée du Seigneur, ou qui sera son conseiller?» Personne, pas même vous, sa chère, chère mère...»

Ce fut le matin du vendredi, 25 novembre, que Adam Mac Call s'endormit en Jésus. La mère et le frère du missionnaire se mirent en route ce jour-là même; le soir, un télégramme annonçait qu'il était trop tard!

Le coup fut terrible, non seulement pour sa famille désolée, mais pour les directeurs de la mission. Une lourde responsabilité pesait sur eux. Ce nouveau coup, frappé par Dieu, n'était-il pas une indication qu'il fallait suspendre, arrêter l'œuvre, que l'entreprise était insensée, désespérée? Voici ce qu'écrivait, en janvier 1882, dans les *Regions beyond*, sous ce titre: Faut-il abandonner le Congo? Mme Guinness:

«Le fait qu'un commandement du Seigneur suppose des difficultés, des dangers et même la mort, n'est pas une raison suffisante pour désobéir; or cette parole: Allez par tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute créature, est adressée à l'Église de tous les âges, comme le prouve la promesse qui y est annexée: «Voici je suis avec vous toujours, *jusqu'à la fin du monde.*»

«L'obéissance à la volonté du Père a entraîné, pour le Fils, le sacrifice de sa propre vie. Ses disciples reculeront-ils, si l'obéissance les conduit à un même dénoûment? Le Seigneur n'a-t-il pas prédit à ses messagers que leur sentier ne saurait être plus aisé que le sien, les avertissant que le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie?...

« Nous ne voyons pas d'autre alternative que celle de continuer notre œuvre sur le Congo; mais nous prions instamment tous ceux qui ne seraient pas d'accord avec nous sur ce point, aussi bien que ceux qui nous donnent raison, de s'unir dans une fervente prière pour que Dieu épargne les autres membres de cette mission. Élevons au ciel des mains pures, pour intercéder en leur faveur, et donnons libéralement de nos biens pour que les choses nécessaires à leur bien-être et à leur sécurité dans ce dangereux service puissent leur être assurées ! »

La réponse à ces nobles paroles ne se fit pas attendre. La Mission du Congo, en cette année 1881, fut généreusement soutenue. Une somme de 4518 liv. st., soit environ 113,000 fr., fut reçue et dépensée cette année-là. En 1882, les souscriptions se montèrent à 163,000 fr.

CHAPITRE VII.

La première Femme chrétienne au Congo. — Sa Vie et sa Mort.

Hélas ! L'épreuve terrible que la mission avait subie par la mort de son directeur, devait être accompagnée d'un autre deuil.

Peu de temps après la fondation, par M. et Mme Grattan-Guinness, de la maison des dames missionnaires dont nous avons parlé plus haut, une jeune veuve, seule au monde ayant perdu son unique enfant, se présenta aux directeurs de l'*East London Institute.*

« D'une manière simple et distinguée, raconte Mme Guinness, l'étrangère se présenta elle-même, en disant qu'elle avait entendu parler de notre œuvre missionnaire et qu'elle désirait offrir ses services, « non comme missionnaire, car je ne me crois pas qualifiée pour un emploi si honorable, mais pour

être l'aide ou la garde-malade des missionnaires. Peut-être mes services pourraient-ils être utiles à quelque femme de missionnaire et à ses enfants. Peu m'importe ce que je serai appelée à faire, si je puis avoir une part quelconque à la propagation de l'Évangile parmi les païens ».

Elle était réellement touchante, cette jeune femme vêtue de noir, les yeux humides, pendant qu'elle parlait avec une si parfaite humilité. Elle était prête à consacrer au Maître tous ses talents, ses facultés, le reste des jours qu'elle avait à passer sur la terre.

Elle fut admise immédiatement, et une connaissance plus intime confirma la bonne opinion qu'elle avait su inspirer dès l'abord. Son extérieur sympathique, sa grande bonté, sa disposition enjouée, lui conquirent le respect et l'affection de tous. Elle suivit un cours de médecine pratique et fut bientôt une parfaite garde-malade. Elle devint une aide si précieuse, et son caractère se montra sous un tel jour, que personne ne fut surpris, quand M. Richard, l'un des missionnaires qui se destinaient au Congo, la demanda en mariage.

« Nous sentîmes que nous avions le devoir, écrit Mme Guinness, de lui montrer clairement ce qu'elle risquait en se joignant à la mission, et de l'avertir qu'elle y perdrait probablement la vie. Elle le comprit, et nous répondit : « C'est vrai, mais je serai peut-être le moyen de sauver sa vie et celle des autres. Voilà justement la carrière pour laquelle j'ai longtemps prié. Elle me conduira au milieu des païens pour aider aux missionnaires. » Que pouvions-nous dire ? Ils furent mariés. Le jour suivant il partit pour l'Afrique, où elle le rejoignit un an plus tard, quand il eut bâti une maison pour la recevoir. Elle arriva en Afrique, en avril 1880, et la quitta pour le ciel en novembre 1881..... »

Son court ministère fut une grande bénédiction, non seulement pour son mari, mais pour les autres missionnaires, pour qui elle fut à la fois une mère et une sœur.

Elle mit de l'ordre partout, soigna les malades, s'occupa des

moindres détails, rendit son intérieur si confortable en sa simplicité, que pour les autres ouvriers de la mission, c'était une vraie fête que d'aller rendre visite à M. et Mme Richards. Sa maison était pour eux un coin de la patrie. Par sa douceur, par le charme qu'elle répandait autour d'elle, Mme Richards fortifiait et réconfortait tous ses amis.

D'une générosité rare, elle se dépouillait de tout ce qui pouvait faire plaisir aux autres. Si quelque ornement de son humble demeure était admiré par l'un des collègues de son mari, elle s'empressait de le lui offrir. Dans ses yeux brillants de joie on voyait qu'en vrai disciple du Sauveur, elle avait plus de bonheur à donner qu'à recevoir.

Les indigènes venaient à elle de toutes parts pour lui demander de panser leurs pieds malades. Elle savait se faire obéir d'eux, malgré leur ignorance et leurs préjugés. On la voyait s'occuper sans répugnance de ces plaies que l'incurie avait rendues repoussantes. C'est surtout auprès des femmes que son ministère était actif et béni. Et tout cela, œuvre extérieure, travail du ménage, soin des malades, éducation des petites filles indigènes, elle le faisait sans aide, et sans perdre un instant sa bonne humeur.

L'œuvre de ce couple chrétien commençait à donner quelques promesses. A cette époque, M. Richards écrivait:

« J'ai visité plusieurs villes africaines qu'un blanc n'a jamais traversées. Le pays est beaucoup plus populeux que je ne l'avais supposé d'abord. L'une de ces villes est la plus jolie que j'ai vue en Afrique. Une belle route, bordée de huttes, traverse le pays, et deux rangées d'arbres ombragent les huttes. Les habitants de cette ville semblent plus intelligents que leurs voisins. Aussitôt qu'ils me virent, ils se cachèrent, bien que je fusse accompagné d'un indigène, mais en me retournant, je les vis tous sur leurs portes. Je revins sur mes pas; ils disparurent de nouveau, comme par enchantement. J'obtins enfin qu'ils écoutassent les explications de l'indigène qui m'accompagnait. La semaine suivante, je revins dans cet

endroit pour y tenir une réunion. Je leur racontai la création, la chute, je leur parlai du péché. Il est très difficile de les convaincre de leur culpabilité; ils se croient sans aucun reproche. Je n'oublierai jamais ce qui se passa, quand je fis, pour la première fois, la prière devant eux. Je leur expliquai d'abord que nous allions parler à Dieu, qui nous voit et nous écoute. Ils cachèrent leur figure dans leurs mains et se prosternèrent, la face contre terre; le plus grand silence régna dans l'auditoire. Mais, aussitôt la prière finie, ils éclatèrent de rire.

« Une autre fois, leur ayant dit que leurs idoles ne pouvaient les entendre, ils me prièrent de demander de la pluie à Dieu. Je présentai simplement leur requête, et bien qu'il n'y eut pas eu de pluie depuis longtemps, un orage survint dans l'après-midi.

« Mes écoliers sont très lents, mais progressent. Ma femme les instruit chaque après-midi. Ils commencent à chanter des cantiques.

« Vous serez surpris d'apprendre la quantité de travail manuel que nous sommes obligés de faire nous-mêmes. Je suis en train de palissader quatre acres de terrain. J'ai planté des pieux à côté les uns des autres, qui pousseront à la saison des pluies et feront ainsi une haie vive. C'est une rude besogne. Les indigènes m'apportent les pieux, mais je dois les planter en terre moi-même. Ils me regardent avec admiration me servir de la hache et se disent les uns aux autres en battant des mains: « Comme il est fort! » mais ils n'essayent pas même de m'aider; ils le feraient peut-être, s'ils savaient combien je me sens faible quelquefois.....

« Nous nous accoutumons à manger la nourriture des indigènes; ma femme sait préparer le manioc de dix manières différentes..... J'aimerais avoir un collègue pour travailler dans cette station, mais il faut que ce soit un homme robuste, profondément pieux, doué d'une patience inépuisable et sachant se servir de ses mains.

« Chaque jour nous avons un service à la maison et tous

les dimanches à la ville voisine. Les indigènes se comportent assez bien, mais leur stupidité à comprendre les choses divines est incroyable. Si l'un d'eux fait une question, les autres chuchotent et ricanent entre eux. La plupart semblent trop apathiques pour être touchés et émus par quoi que ce soit. Ils s'asseyent nonchalamment par terre, le menton appuyé sur la paume de leurs mains, insensibles aux « chiques » qui sautent par essaims autour d'eux. Les femmes s'asseyent ensemble ; quelques-unes fument, d'autres extraient les chiques de leurs pieds.

« En général, les hommes sont plus vêtus que les femmes, qui ne pourraient guère l'être moins. Tous aiment les vêtements, mais leur paresse incurable les empêche d'en confectionner. Ma femme promit à tous les ouvriers indigènes qui resteraient avec nous trois mois, une chemise et une veste en plus de leur paie ; trois seulement gagnèrent la récompense.

« Ces peuples semblent n'avoir aucune idée de l'immortalité, aucune croyance en un châtiment ou une récompense dans l'autre monde. Ils distinguent vaguement entre le corps et l'âme qu'ils désignent par le mot *kini* (ombre). La reconnaissance semble aussi leur être absolument étrangère. L'autre jour un indigène me réclamait une récompense pour les soins que j'avais pris du pied malade de son fils..... Ils sont dégradés, corrompus, mais pourtant d'une nature pacifique et même assez bienveillante. Ils partagent volontiers avec d'autres ».

On le voit, l'œuvre était difficile, à vues humaines désespérée. Mais M. et Mme Richards, pas plus que les autres missionnaires, ne se sentaient découragés.

Il y avait plus d'un an que Mme Richards travaillait ainsi, toujours douce et souriante, lorsque enfin ses grandes fatigues amenèrent des accès de fièvre intermittente. Pendant cinq semaines elle fut tantôt mieux, tantôt plus mal, sans renoncer pourtant à encourager les autres, à s'occuper de tous et de tout. Mais le mal fit de rapides progrès. Un jour, elle fut prise de nausées, accompagnées d'une extrême faiblesse au cœur.

Elle ne put bientôt plus parler, mais souriait encore à ceux qui l'approchaient. La seule chose qui l'affligea, fut de voir pleurer son mari. Lui, le cœur brisé, se faisait violence, pour ne pas montrer sa grande douleur devant elle. « Elle comprit que sa fin était proche, quoique nous ne lui en eussions pas encore parlé, dit l'un des missionnaires, et elle nous dit : « Priez pour que la dernière lutte ne soit pas longue. » Son désir fut exaucé, car, bien que sa respiration fut oppressée pendant quelques heures, elle cessa de l'être quelque instants avant sa mort, et son passage dans l'éternité fut très doux. »

Elle s'endormit en souriant, et garda ce sourire jusque dans le cercueil. Les noirs aidèrent à creuser sa tombe, sur laquelle deux missionnaires firent un service. Le pauvre mari jeta un long regard sur cette fosse où reposait le précieux trésor qui lui avait été prêté pour si peu de temps, puis il s'arracha à cette douloureuse contemplation pour retourner à son œuvre ! Voici ce qu'il écrivait, une dizaine de jours après ce départ :

« Je n'ai jamais écrit avec tant de difficulté... Mon cœur est brisé, ma raison faiblit, mes yeux sont pleins de larmes, je ne puis empêcher ma main de trembler.

« Il y a à peine un mois, ma bien-aimée femme était assise là, à cette table, écrivant une lettre à sa mère, et déjà dix jours se sont écoulés depuis que nous l'avons déposée dans sa tombe ! Je ne puis me persuader que je ne la verrai plus sur cette terre. Qu'il est difficile de croire que toutes choses ensemble concourent au bien de ceux qui aiment Dieu ! Il le faut pourtant : c'est ma vue bornée, c'est le chagrin de l'heure présente qui me rendent la chose difficile. Mais, sans doute, si je voyais le plan de Dieu tout entier, je ne pourrais douter que tout soit pour le mieux... Tous ces raisonnements ne peuvent remplir le vide de mon cœur. Je ne puis me consoler un peu qu'en pensant qu'elle est près de Jésus, à l'abri de la douleur, après une vie si courte !... Je prie continuellement, et cependant je ne puis me consoler. Je ne vois pas encore la leçon cachée dans

cette mort; je ne comprends pas pourquoi Dieu m'a repris mon trésor, qui était pour moi d'un si grand secours, tant pour le temporel que pour le spirituel! Je n'aurais jamais osé m'enhardir à prêcher, sachant si mal la langue du pays, si elle ne m'y avait encouragé. Elle regrettait souvent de ne pouvoir distraire plus de temps des soins de son ménage, pour le con-



Solitudes africaines.

sacrer directement à l'évangélisation. Comment elle parvenait à faire tant de choses, c'est encore un mystère pour moi. Cependant, elle ne paraissait jamais surexcitée ni hors d'elle. Elle lavait, raccommodait, cousait, faisait la cuisine; elle réussissait si bien dans le soin des malades, qu'elle a pu guérir des ulcères de la pire espèce. Les indigènes l'aimaient à leur façon; ils vinrent souvent s'informer d'elle pendant sa maladie. Elle avait adopté un bébé noir... Pauvre petit! qu'en ferons-nous maintenant?

« Les conseils de ma chère femme m'ont été précieux et souvent bien utiles. Elle savait gagner la confiance des indigènes ; elle avait deux qualités essentielles pour un missionnaire: la patience et le tact, jointes à un grand amour pour l'œuvre.

« Ce qu'elle a été pour moi, je ne pourrai jamais le dire. Sans elle, la vie me semble un désert. Je ne désire plus qu'une chose maintenant: *vivre pour la gloire de Dieu.* J'espère en pleurant, et ma prière constante est celle-ci: « O Dieu! augmente ma foi! »

Dieu exauça la prière de son serviteur. Banza-Montéka, le lieu où la courageuse femme travailla et mourut, le lieu arrosé des larmes de ce fidèle ouvrier, était destiné à devenir, comme nous le verrons, le centre le plus important du grand et glorieux réveil qui se préparait.

CHAPITRE VIII.

Encore des Deuils! — Lanceley — Blunt — Appel.
Nouveaux Départs.

Pendant l'année 1881, neuf missionnaires avaient rejoint la mission du Congo. Nous avons déjà parlé des quatre premiers, partis en mars: MM. Angus, Ingham, Smith et Waters, accompagnés d'un jeune marin converti, Joe Habens. Ils emportaient avec eux une maison de fer destinée à la station de Banana.

Deux autres, MM. Stephen White et Jessé Blunt, partirent le 10 avril, et enfin trois autres, MM. Frederickson, Engwall et Billington, le 10 juillet.

Mais M. et Mme Craven avaient dû revenir pour cause de santé, et la mission avait subi des pertes cruelles. Malgré tous ces renforts, elle n'était guère plus nombreuse qu'au commencement de l'année. M. et Mme Craven avaient amené avec eux

deux garçons et une petite fille indigènes, pour recevoir une instruction européenne.

Deux stations nouvelles avaient été fondées dans l'année: Celle de Bemba, construite en janvier, avait brûlé dans l'été, mais fut reconstruite en septembre. A Banana, une maison avait été érigée dans le courant de l'été.

Les missionnaires, au prix de grands labeurs, avaient pris pied dans le pays; ils connaissaient la langue et se faisaient aimer des habitants. L'un d'eux écrivait: «Je crois que nous entrons dans une ère nouvelle de l'œuvre. Des signes de bénédiction abondante se montrent déjà. Les enfants affluent dans nos écoles, le dimanche et la semaine, et les gens écoutent beaucoup plus attentivement la parole du salut.»

Hélas! La période des sacrifices n'était pas terminée. Le 28 janvier 1882, un autre missionnaire tomba au champ d'honneur: Georges Lanceley, âgé de 23 ans.

«Le jeune Lanceley, écrit son pasteur, fut sauvé par la grâce de Dieu lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, et donna de bonne heure la preuve que l'esprit missionnaire s'était emparé de lui. Ses amis se souviennent qu'un jour, à la fin d'une réunion de missions, il se jeta à genoux à peine rentré chez lui devant la famille assemblée et s'écria: «Me voici, envoie moi!» Une autre fois, à l'âge de 14 ans, il marcha 18 milles (24 kilomètres environ) pour entendre le vénérable Moffat prononcer un discours missionnaire. Il avait lu la vie de Livingstone et était prêt, Dieu aidant, à donner sa vie à l'œuvre missionnaire en Afrique.

«Il fit son apprentissage d'imprimeur, et devint membre d'une église libre, moniteur de l'école du dimanche et prédicateur laïque estimé.

«Dès ce moment il commença à se préparer pour la carrière missionnaire. Son pasteur dirigea ses études dans ce sens, jusqu'au moment où il entra à l'*East London Institute for Home and Foreign Missions*. Il y fit de rapides progrès et gagna l'estime et l'affection de tous ses condisciples.

«Le 10 décembre 1879, dans une lettre à son pasteur, après avoir raconté le départ d'un étudiant pour l'Afrique il ajoute: «Une autre bande s'apprête à partir pour le Congo au printemps prochain. Un de mes meilleurs amis partira dans cinq semaines. J'aimerais aller avec lui mais je dois attendre l'ordre du Maître.» L'ordre vint et Lanceley écrivait quelques semaines plus tard: «Dieu voulant, je partirai pour l'Afrique comme membre de l'expédition du Congo... A vous, m'attachant à Jésus, et me sentant indigne d'un si grand honneur, G. Lanceley.»

Le lundi suivant, une réunion d'adieux eut lieu à Malpas, son pays natal, et le jour suivant il en partit pour n'y plus revenir. Après avoir fait quelques pas en silence, en quittant la maison maternelle, il dit: «Le plus difficile est passé; je craignais ces derniers adieux de ma mère; je puis maintenant partir joyeux.» Pendant qu'il parlait ainsi, son regard semblait dirigé vers un horizon lointain; jamais il n'avait eu cette expression-là. On sentait que son cœur et son âme étaient au Congo...

«Nous le vîmes encore dans la demeure hospitalière de M. Adam Mac Call, à Leicester, où ceux qui allaient partir étaient réunis. Nous voyons encore en esprit ces quatre jeunes missionnaires, groupés autour du piano et chantant:

«Un cri part de Macédoine:
Viens nous secourir!»

«Deux jours plus tard, Lanceley et ses compagnons partaient pour l'Afrique.

«Le dimanche 5 avril 1881, les missionnaires étaient à Bentley Wharf, dans la rivière Mallacorie, et ce fut là que Lanceley prononça sa première allocution en Afrique. Il prit pour texte: Jean III, 16. Le 22 avril, ils débarquèrent à Banana, d'où Lanceley en remontant le Congo, se dirigea sur Bemba Manyanga, où se passa la dernière année de sa vie, et qu'il

ne quitta que trois jours avant de s'endormir dans les bras du Sauveur.

« Ce fut une année d'épreuves extraordinaires pour la mission. M. Mac Kergow mourut à Palaballa, Mme Richards à Montéka, tandis que M. Mac Call, le courageux et habile chef de l'expédition, était emporté avant d'avoir revu le toit paternel. Clarke et Lanceley restèrent seuls à Bemba pendant de longs mois, attendant tous les jours du renfort, tout au moins des lettres et des provisions. Ils durent faire tout le travail manuel de la station, nourrir les chèvres et la volaille, cuire leurs aliments et laver leur linge, les indigènes refusant au premier abord de les assister, ou même d'aller pour eux à Banza Montéka, qui n'était pourtant qu'à 60 milles. Ils ne pouvaient songer à y aller eux-mêmes, et à abandonner leurs magasins et tout ce qui leur appartenait à la merci de leurs voisins, qui n'ont aucune idée de probité.

« Les épreuves de ce long été se terminèrent par l'incendie, à la station de Bemba, le 22 août, de la maison construite avec tant de peine, et de tout ce qu'elle renfermait. Leur première pensée après le désastre fut d'abandonner Bemba tout à fait, mais les indigènes refusant de les assister à transporter les marchandises qui restaient, ils durent ériger d'abord une hutte temporaire, puis un magasin plus grand, et restèrent dans l'attente d'un secours qui n'arrivait pas.

A cette époque, Lanceley écrivait :

« Nous avons fait des progrès dans la connaissance de la langue, et nous avons réussi enfin à inspirer confiance aux indigènes, qui nous croient maintenant sur parole. Je suis où je *désirais être*, sur le front de bataille; nous avons à supporter les énormes difficultés du premier établissement d'une mission. Nous portons nos vies dans nos mains, mais, grâce à Dieu, nos noms sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau. Si nous tombons dans le combat, Jésus nous recevra dans la phalange des martyrs. *Martyr de Jésus :* Quel bonheur !... Sans doute, il serait coupable de s'exposer légèrement à la mort; *mais si*

beaucoup tombent, d'autres viendront prendre leur place. Si mon exemple peut en encourager d'autres, je serai parfaitement satisfait, même si je ne réussis pas à atteindre Stanley-Pool. »

L'héroïque jeune homme ne devait pas, hélas ! atteindre ce but désiré.

Vers la fin de janvier, M. Richards rejoignit les deux pionniers à Bemba, et les trois missionnaires, Richards, Clarke et Lanceley, partirent, le 26, avec les krooboys que M. Richards avait amenés, pour le Pool. Trois jours après, Lanceley était



Poteries africaines.

mort ! La fièvre l'avait saisi, et quelques heures suffirent pour faire de ce vaillant et fort jeune homme un cadavre, que ses compagnons désolés, et croyant rêver, cousirent dans un lambeau de toile, et descendirent dans une fosse creusée pendant la nuit. Le dimanche matin, 29 janvier, il fut enterré sur le bord du sentier solitaire, nouveau jalon marquant la route vers l'intérieur de l'Afrique.

Le voyage fut abandonné et les deux missionnaires revinrent à Bemba. Le poste était occupé par MM. Ingham et Frederickson. A Banza Montéka, M. Richards avait été remplacé par M. Smith, mais l'expédition étant remise, M. Smith vint rejoindre à Bemba Ingham, Frederickson et

Clarke, qui se mirent en devoir de reconstruire la station de l'autre côté du fleuve, à Mukimbungu. On se souvient que les bâtiments de Bemba avaient brûlé l'été précédent.

Deux mois plus tard, un autre coup atteignait la Mission. La mort ne se lassait pas de frapper ! Jessé Blunt, aussi jeune, aussi dévoué, aussi héroïque que Telford, que Mac Kergow, que Lanceley, fut emporté par la fièvre, après une maladie de quelques jours, le 15 mars 1882. Cette mort portait à sept le nombre des martyrs que la Mission comptait après quatre ans d'existence. Son collègue à Palaballa, M. Harvey, l'assista à ses derniers moments et lui rendit les derniers devoirs. Les détails de ces fins tragiques sont toujours les mêmes : fièvre, délire, mort rapide, tombe creusée sous les ombrages de la forêt, service funèbre célébré par le missionnaire survivant, parfois seul, parfois devant quelques indigènes étonnés. Ici pourtant, les noirs se montrent sympathiques ; ils commencent à comprendre de quel amour ils sont les objets.

« Pendant la soirée qui suivit cette mort, dit M. Harvey, une députation du roi Kagumpaka vint m'exprimer sa douleur et sa sympathie ; ces gens me dirent qu'ils craignaient qu'après tant de décès, nous ne fussions découragés, et nous ne voulussions abandonner notre œuvre dans le pays ; ils me supplièrent de n'en rien faire, mais de continuer à leur enseigner les « paroles de Dieu. » Je leur répondis, naturellement, que nous n'avions aucune intention d'abandonner la place à cause des morts qui avaient eu lieu. Ils s'en allèrent évidemment satisfaits.

« Au matin nous sonnâmes la cloche, et bientôt un grand nombre d'indigènes s'assemblèrent pour assister aux funérailles. Nous eûmes d'abord un court service à la maison, le cercueil étant placé sur une table. Je lus le chapitre XV de la première aux Corinthiens, et je leur en donnai un résumé dans la langue Fyote. Tous étaient très impressionnés, et lorsque je leur montrai quelques-unes des perspectives qui

attendent le croyant, ils parurent comprendre en partie pourquoi nous quittons si volontiers notre patrie pour venir mourir au milieu d'eux, ce qui est pour eux un grand mystère. Nous nous rendîmes à la fosse, où je lus encore quelques versets et fis la prière, après quoi nous chantâmes :

« Sur toi je me repose, »

« Pendant que nous chantions, nos hommes de Sierra Leone (porteurs) étaient très émus ; l'un de ceux qui paraissaient les plus endurcis, éclata en sanglots.....

« Le frère Blunt n'a pas travaillé longtemps, mais ce qu'il a fait, il l'a bien fait. La maison sur la colline (Blunt était charpentier) restera comme un monument à sa mémoire..... Elle était solide, comme son caractère et bâtie sur le roc, comme sa foi.....

« Le cher Blunt dort dans notre petit cimetière, à côté du frère Telford, et Hugh Mac Kergow est de l'autre côté. A la tête de chaque tombe, nous avons planté un eucalyptus ; ces arbres sont maintenant couverts de fleurs. »

« En lisant ces lignes, écrivait quelques semaines plus tard Madame Guinness, nous ne pûmes que répéter, à travers nos larmes : « Ses voies ne sont pas nos voies et ses pensées ne sont pas nos pensées. » Il serait infiniment aisé au Seigneur de préserver la vie de ses serviteurs, même dans la malaria africaine. Il semble à notre courte vue, que leur vie serait plus utile que leur mort. Mais sa sagesse parfaite voit les choses autrement que nous, et nous ne pouvons que nous incliner et dire : « *Que sa volonté soit faite* ». Il n'a point épargné son propre Fils ; il a permis que toute une armée de nobles martyrs aient versé leur sang, qui fut la semence de l'Église. Le sacrifice de soi est la condition de la fécondité. Que la *Livingstone Inland Mission* réussisse ou non à porter l'Évangile dans la vallée du Congo, elle aura du moins montré au monde que le Seigneur Jésus trouve encore des hommes

résolus à mourir pour Lui. Notre frère Blunt est le *septième* de ceux qui ont donné leur vie au Congo ; la Mission des Universités, dans l'Afrique orientale, a perdu récemment le dix-neuvième de ceux qui sont tombés à son service, et toute œuvre entreprise au centre de l'Afrique fait de pareilles expériences en proportion du nombre des ouvriers qu'elle emploie La Société des Missions de l'Église établie perdit cinquante-sept hommes en 20 ans, au service de la mission qui est maintenant devenue une église prospère, la mère d'autres missions et d'autres églises sur la côte.

« La perte de vies humaines au service de la Mission en Afrique doit être profondément déplorée, mais combien elle est peu considérable en comparaison des pertes causées par les guerres ! 172 officiers et 3028 hommes ont péri dans la guerre contre les Zoulous, de 1875 à 1880.

« Quoi ! Les soldats de la reine affronteront volontiers la mort à son service, et les soldats du Christ reculeraient devant le danger ? A Dieu ne plaise ! La voix de la nature, en face de tant de morts et de difficultés, nous conseillerait d'abandonner l'œuvre et d'essayer d'un champ plus facile ! Mais la foi, regardant non aux choses visibles, mais aux invisibles, nous dit : « Ne vous lassez point de faire le bien, car vous moissonnerez en temps convenable si vous ne vous relâchez pas. » La foi contemple en son repos et dans la gloire éternelle le missionnaire mort à son poste ; elle voit la glorieuse moisson qui sera recueillie dans l'avenir comme fruit de son immolation volontaire, car la foi est la substance des choses qu'on espère et l'évidence de celles qu'on ne voit point. Seigneur, augmente-nous la foi ! »

Ces deuils répétés n'arrêtaient pas, on le voit, l'enthousiasme et l'ardeur des amis de la mission. De nouvelles recrues se présentaient incessamment.

Le 27 avril, messieurs Lilly, Banks et Westland s'embarquaient à bord du *Benguelo,* après avoir pris congé de leurs frères dans une touchante réunion d'adieux, présidée par le

Comte de Shaftesbury. Quinze jours plus tard, le Dr Sims, M. Appel et deux femmes: Mme Smith, qui rejoignait son mari, et Miss Spearing, s'embarquaient à leur tour.

Le Dr Sims avait été choisi par les directeurs pour prendre la place laissée vacante par la mort d'Adam Mac Call. Il devait exercer au Congo le ministère de médecin missionnaire, et en même temps prendre la direction générale de l'œuvre. Ses antécédents, ses études, ses fortes qualités, sa vigoureuse constitution, et par-dessus tout sa consécration au Seigneur, le rendaient éminemment propre à cette tâche. Il partait avec l'intention de s'établir au Stanley-Pool, destiné à devenir la base d'opérations de la mission.

Il avait pour collègue et compagnon de route un charmant jeune homme, très brillamment doué, qui, après avoir passé deux ou trois ans à l'*Institute,* avait senti son cœur porté vers le Congo. Il s'appelait William Appel. Élève de la Société royale de Géographie, qui lui avait fait présent d'une très belle collection d'instruments, il devait être le géographe de la mission. Il partait plein d'espoir et d'enthousiasme. Hélas! Sa carrière en Afrique devait être de courte durée. Parti en mai, il arriva en juin, et mourut en juillet! Nous n'avons pas le courage de raconter en détail ce nouveau deuil. Tandis que nous écrivons ces lignes, nous revoyons en pensée ce beau jeune homme, tel qu'il nous fut présenté pendant une courte visite que nous fîmes à l'Institut au moment où son départ se préparait. Nous fûmes impressionnés par la joie, le courage, la consécration de ce vaillant volontaire, dont le visage était plein de vie, dont les yeux bleus et profonds semblaient refléter un long et victorieux avenir. Avec quelle naïve joie il inspectait ses trésors, les instruments que la Société de Géographie venait de lui donner! Toutes les énergies de sa nature d'élite étaient concentrées sur la grande entreprise. S'il eut vécu, il eut sans doute brillé au premier rang de la phalange missionnaire. Les voies de Dieu sont incompréhensibles.

Appel était fiancé. En faisant écrire ses adieux à celle qui aurait partagé sa vie, il dit : « Ma mort lui brisera le cœur. » Il ne faiblit pas cependant, mais s'endormit la figure radieuse, les yeux ouverts aux gloires du monde invisible.

Cette mort était la huitième, depuis le commencement de la mission. La cause n'était-elle pas désespérée ? N'était-ce pas tenter Dieu que de persévérer ? En écrivant le récit de ces morts répétées, la plume tomba souvent des mains de la femme chrétienne dont le cœur saignait en pensant aux mères, aux sœurs, aux fiancées. Bien des voix commencèrent à parler tout bas d'imprudence, de sacrifices inutiles. M. et Mme Guinness passèrent bien des nuits dans les larmes, luttant avec Dieu pour connaître sa volonté. Loin de provoquer des vocations, ils ne manquaient jamais de placer devant les volontaires les difficultés, les dangers, les chances presque certaines de mort qui attendaient le missionnaire au Congo. Pourtant les ouvriers ne manquèrent jamais, ni l'argent pour les soutenir. C'est dans les moments les plus douloureux de son histoire, que la mission se vit le plus abondamment pourvue. Dieu montrait donc clairement que sa volonté était qu'on allât de l'avant.

CHAPITRE IX.

Le Dr Sims. — Le Stanley-Pool est atteint. — Mort d'Insell et de la seconde Mme Richards.

La marche en avant, interrompue par la mort de Lanceley, fut reprise le 25 août 1882. On se souvient que les missionnaires avaient décidé de transporter de l'autre côté du fleuve, à Mukimbungu, la station de Bemba. C'est de cette nouvelle station que partirent, à la date indiquée plus haut, MM. Clarke, Richards et Petersen, avec une vingtaine de porteurs, dans la

direction du haut fleuve, vers le but longtemps désiré : Stanley-Pool.

Comme d'habitude, ils eurent de grandes difficultés avec



Porteurs indigènes traversant un gué.

leurs porteurs. Avant même d'être partis, quatre désertèrent, terrifiés à la pensée de s'enfoncer dans ce pays qu'ils ne connaissaient pas, parmi des populations dont on disait des choses effrayantes. La caravane se mit en route néanmoins, accom-

pagnée pendant une partie du chemin par le roi de Mukimbungu en personne, qui avait appris à aimer les missionnaires. Après avoir passé par un grand nombre de villages, nos amis traversèrent le Louala, affluent du Congo, et campèrent de l'autre côté. De nouvelles difficultés s'élevèrent avec les porteurs, dont quatre se détachèrent encore, renonçant à leur salaire entier, tant la peur des indigènes était grande chez eux. Cependant, dans chaque village, les missionnaires étaient convenablement reçus, bien qu'on leur refusât l'autorisation de séjourner dans le pays.

Après avoir traversé le Lukungu, autre affluent du Congo, les voyageurs décidèrent de ne pas aller plus loin, mais d'établir là une nouvelle station.

Quelques jours après, M. Clarke laissait ses compagnons pour retourner en aval du fleuve. On avait pu acheter un terrain aux indigènes, et y construire une case provisoire de 7 à 8 mètres de long. Avant de se séparer, les frères eurent ensemble, dans cet humble édifice, une réunion de prières, consacrant la maison et se consacrant eux-mêmes tout de nouveau au service de Dieu.

En descendant, M. Clarke vit, dans un village, des hommes creusant une fosse au milieu du marché. On lui apprit qu'elle était destinée à un voleur; il allait y être enfoui vivant! M. Clarke essaya vainement de les détourner de leur barbare dessein; ils se moquèrent de lui et continuèrent leur travail.

Arrivé à Mukimbungu, M. Clarke fut atteint des fièvres pendant une quinzaine de jours; il n'en prépara pas moins les balles de marchandises nécessaires à ses frères restés au poste avancé, et il trouva moyen de les expédier par des indigènes. Après une visite à la station nouvellement fondée, il trouva nécessaire de retourner à la côte, pour y chercher une nouvelle troupe de porteurs, ceux que les missionnaires avaient eus jusqu'à Lukungu refusant d'aller plus loin.

A Mataddi, il rencontra le Dr Sims, récemment arrivé d'Eu-

rope, et qui allait prendre en mains la direction générale de l'œuvre.

A la fin d'octobre, M. Harvey dut retourner en Europe pour y refaire sa santé, très éprouvée par un long séjour au Congo. En revanche, M. et Mme Craven, avec leur famille nègre composée de Francis, Robert et Edith, retournèrent dans leur champ de travail dès les premiers jours de novembre. Bien que tous deux eussent souffert du climat d'Afrique et connussent tous les périls qu'ils allaient retrouver, ils repartirent pleins d'espoir et de courage, et répétant qu'ils ne sauraient être heureux ailleurs que là-bas.

Quant aux enfants, ils étaient contents de retourner dans leur patrie. Dans une réunion de prières tenue à Cliff College, il fut touchant d'entendre le jeune Robert prier et parler en mauvais anglais, remerciant d'un cœur sincère les amis de son peuple, et exprimant son espoir d'être, à son tour, utile à son pays.

L'arrivée du Dr Sims et de ses compagnons, le retour de M. et Mme Craven, permirent enfin à la petite armée de s'emparer de la position vers laquelle tendaient tous ses efforts. Le Stanley-Pool fut atteint en février 1883, après qu'une station intermédiaire eut été créée à Matéké. La première partie de la grande entreprise missionnaire était donc réalisée et une chaîne de stations était établie depuis la côte jusqu'au Haut-Congo, jusqu'à cet endroit où, le fleuve devenant navigable sur une étendue de plusieurs centaines de lieues, il allait devenir facile de lancer un bateau à vapeur, qui porterait l'Évangile jusqu'au cœur de l'Afrique équatoriale. Les stations du bas fleuve étaient ainsi réparties (mai 1883) :

1° A Banana MM. Banks et White.

2° A Palaballa (110 milles en amont) M. et Mme Craven et Miss Spearing.

3° A Banza Montéka, MM. Richards et Liley.

4° A Mukimbungu, MM. Ingham et Picton.

5° A Lukunga, MM. Westlind et Frederickson.

6° A Matéké, M. Clarke.

7° Enfin à Stanley-Pool (Léopoldville) le Dr Sims et M. Petersen.

Le bateau destiné à parcourir le haut fleuve, était déjà construit. Dieu avait incliné le cœur d'une veuve chrétienne, habitant la Tasmanie, à offrir à la mission, en souvenir de son mari, un petit navire, admirablement adapté à son but, qu'on appela le *Henry Reed,* du nom de l'homme de bien dont il devait rappeler la mémoire. Le premier objet de la mission était donc atteint : faire de Stanley-Pool une base d'opérations, mais le but suprême, l'évangélisation des riverains du Haut-Congo, ne pourrait être réalisé que lorsque le steamer, démonté et embarqué pour l'Afrique, puis transporté pièce à pièce à dos d'homme jusqu'à Léopoldville, pourrait être remonté et lancé sur les flots tranquilles du Stanley-Pool. Cela devait demander beaucoup de temps, et une dépense aussi considérable que la construction même du navire.

Le Dr Sims était arrivé à Léopoldville le 27 février, précédé de quelques jours par M. Petersen. Il écrivait à la date du 1er mars les détails suivants, sur la maison qu'il avait déjà commencée de concert avec son collègue :

« La vue sera très belle. En face de la maison se trouve l'extrémité du Pool qui se rétrécit en cet endroit pour redevenir le fleuve ; à droite nous avons le village de N'galiema, puis une longue bande de terre boisée contenant le village de Kinshasha et d'autres encore, limitée à l'horizon par les flots du Pool et à l'arrière-plan par les hautes montagnes neigeuses. A gauche est une forêt basse et marécageuse, avec des collines et un plateau herbeux derrière ; devant nous est le sentier qui mène au rivage, bordé de maisons et de boutiques zanzibariennes, et un peu plus à gauche sont les établissements de l'expédition belge. Tout au loin, les montagnes et les rochers de Douvres, ainsi appelés à cause de leur ressemblance avec les roches calcaires des côtes de la Manche, par le pauvre Frank Pocock, qui fut noyé dans la première descente du Congo ».

Le Stanley-Pool couvre une superficie d'environ trente milles carrés; il a environ neuf kilomètres de longueur et six de largeur. La côte sud, qui appartient à l'État libre, est occupée par les villages de N'Shasha, N'Kunda et N'Kamo. Sur la droite, où flotte le drapeau français (Brazzaville), habitent les sauvages Batékés.

«Les indigènes de Stanley-Pool, écrit le Dr Sims, sont entièrement différents de ceux que nous avons rencontrés jusqu'à présent. On nous assure qu'ils sont fourbes et dangereux et qu'il nous faudra prendre des précautions avec eux. Que le Seigneur nous donne la paix de l'esprit, et une parfaite confiance en Lui, avec la force et la grâce nécessaires pour faire du bien à ces pauvres gens.»

La porte était ouverte, la grande porte ouvrant sur l'immense et mystérieux champ de travail si longtemps inaccessible. «Envoyez-nous des ouvriers, écrivaient les missionnaires du Stanley-Pool. Il y a tout près d'ici des milliers d'âmes d'accès facile, qui n'ont jamais entendu la parole de Dieu.»

Les directeurs de la Mission se firent l'écho de cet appel; Mme Guinness écrivait, en juillet 1883, dans les *Regions beyond:*

«Nous avons beaucoup de volontaires pour le Congo parmi nos étudiants, mais ils ne sont pas encore prêts; et nous serons heureux de recevoir des offres de services d'hommes qualifiés. Qui est qualifié? demandera quelque lecteur. Nous répondrons: Pas un homme sur mille! Celui qui est qualifié doit, pour commencer, être absolument devoué au service de son Maître, être prêt à travailler, à souffrir et à mourir s'il le faut pour l'amour de Jésus, être rempli d'un intense amour pour ses frères, quelque dégradés qu'ils soient. Il doit être plein de bon sens et de sens pratique; d'une disposition très patiente et très aimable, jouir d'une forte santé et d'un caractère fortement trempé. Il doit être abstinent et non fumeur, il doit être capable de résister aux influences que le milieu pourrait exercer sur ses mœurs; il faut qu'il soit assez intelligent pour apprendre

un langage difficile, et si possible qu'il ait quelque expérience des voyages en pays nouveau. S'il possède quelques connaissances en médecine, ou quelque autre don technique, tant mieux; par dessus tout, il faut qu'il soit disposé à mettre toutes ces choses sur l'autel comme une offrande volontaire, n'attendant rien en retour que cette parole du Maître : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur. » Nous sommes prêts à envoyer en Afrique tout homme répondant à cette description qui nous en fera la demande. »

Si difficile que cet idéal soit à réaliser, plusieurs des missionnaires du Congo semblent l'avoir atteint, par exemple ce brave et doux Henri Craven, qui écrivait, peu après son retour en Afrique :

« J'ai eu à lutter contre une dépression à la fois physique et mentale depuis mon retour, mais j'ai réussi, en grande partie à la surmonter. Nous avons eu tort de rester si longtemps en Angleterre. Six ou huit mois auraient été suffisants. Après plus d'un an *at home* il est difficile de se remettre à l'œuvre ici. Il faut oublier la patrie, avec ses joies et son bien-être, pour vivre heureux dans ce nouveau monde. Je viens de relire le livre de Gordon sur l'Afrique centrale, et je suis frappé de ses remarques sur le genre d'hommes qui doivent venir ici, et spécialement sur l'âge qu'ils doivent avoir : de trente à quarante ans. Je ne puis dire par expérience que des hommes de cet âge supportent mieux le climat que les autres; mais ils ne sont pas disposés à la mélancolie et au mal du pays; ils sont plus solides moralement. »

Du moins, ceux pour qui tant de sacrifices étaient faits, ces noirs pour qui ces hommes et ces femmes avaient abandonné leur pays, et pour qui plusieurs avaient donné leur vie, comprenaient-ils tant soit peu l'amour qu'on leur montrait ?

Hélas ! non. M. Craven fut frappé, à son retour à Palaballa, de l'indifférence complète de ces gens à l'égard des choses religieuses :

« Je n'y puis rien comprendre ; il semble qu'ils se soient

absolument décidés à ne pas abandonner leurs idoles. En parlant des missionnaires qui sont morts, plusieurs se sont mis à rire ironiquement, comme pour dire : « Où est leur Dieu? Pourquoi ne les a-t-il pas préservés? » J'ai pensé à cela plusieurs fois depuis, et je suis arrivé à conclure que ces morts doivent présenter de grandes difficultés à l'esprit des indigènes. Nous acceptons les coups de la main de Dieu avec foi, mais ils ne le peuvent pas. Même à nous, il nous est souvent difficile de dire: « Que ta volonté soit faite! » et de croire que Dieu fait bien toutes choses... Le pauvre M. Doke de la Société baptiste anglaise, n'avait pas débarqué depuis un mois qu'il mourut, après huit jours de maladie. Son départ est, naturellement une grande épreuve pour la mission à laquelle il appartient, et spécialement pour M. Grenfell... Nous saurons plus tard, quoique nous l'ignorions maintenant, pourquoi les frères qui nous semblaient les plus propres à l'œuvre sont enlevés si rapidement. »

Mais les missionnaires ne se décourageaient pas : « Envoyez-nous deux hommes ici, écrivait le Dr Sims. Dès qu'ils seront arrivés, Petersen, qui est admirablement doué pour l'œuvre du pionnier, partira en avant avec l'un d'eux. Nous avons des porteurs, et nous pouvons acheter des canots. Par ce que nous rapportent les Européens qui sont revenus des rivières Ikalemba et Ibari-N'Kutu, et des autres parties de l'intérieur, nous désirons beaucoup avancer. Le climat y est sain, et les populations sont favorablement disposées; elles souhaitent que des blancs s'établissent parmi elles... Que le Seigneur agisse sur les cœurs des jeunes gens, et sur les vôtres, pour qu'un prompt secours soit apporté à ce peuple! »

En réponse à cet appel quatre nouveaux missionnaires partirent en septembre 1883. La station de Stanley-Pool était maintenant construite. Elle se composait de deux maisons en bois, d'une construction destinée à contenir les marchandises et d'autres dépendances. Ces maisons avaient été construites par Petersen, le charpentier de la mission, qui, tout en s'oc-

cupant de ces labeurs matériels ne négligeait pas l'œuvre de l'évangélisation proprement dite. Il écrivait ceci :

« Mes petites réunions du soir avec les enfants et les adultes sont très encourageantes. Je leur ai parlé cette semaine de la résurrection du Sauveur, de sa seconde venue et de la résur-



Passage d'une rivière.

rection des morts. Ces vérités semblent les avoir fortement impressionnés, ils m'ont fait beaucoup de questions. Plusieurs m'ont dit qu'ils voulaient essayer d'aimer Dieu et Jésus-Christ. Ils aiment beaucoup le chant et ont appris les cantiques que j'ai traduits pour eux, et qu'ils chantent maintenant sans mon secours. Je les entends souvent, pendant la journée, au lieu des chants indigènes. Je viens de traduire pour eux « *Tenez ferme*. »

Charpentiers le jour, prédicateurs le soir, maîtres d'école, chanteurs, compositeurs, — quelle vie multiple que celle des missionnaires ! Mais quelle belle et grande vie, par ses résultats !

Les différentes pièces du petit vapeur le *Henry Reed*, destiné à sillonner les eaux du Haut-Congo et de ses affluents, furent expédiées, en novembre 1883, de Londres à Rotterdam, pour de là être dirigées vers leur destination. En attendant, les missionnaires évangélisaient Léopoldville et ses environs. M. Stanley, le célèbre navigateur, écrivait aux directeurs de la mission à la date du 14 août :

« Nous vivons heureux et paisibles à Léopoldville. Je n'ai aucune raison de regretter le don de terrain que j'ai fait à votre mission. Le Dr Sims occupe une très belle position, son établissement est bien agencé, bien réglé, c'est le plus solide et le mieux construit que j'aie vu sur le Congo, et tout cela a été fait sans disputes et sans bruit. Quoiqu'il soit à un demi-mille du fleuve, il partage avec nous le port et le quai, et son bateau à vapeur pourra y être attaché à côté du nôtre; mes gens le garderont... Je n'ai pas besoin de vous réitérer l'assurance de ma meilleure sympathie pour l'œuvre des missions. Ce que j'ai fait pour la mission baptiste anglaise, pour la vôtre et pour d'autres encore, vous prouvera que je suis toujours prêt à donner mon concours sans réserve à cette cause, pour laquelle, je le crois, nous travaillons tous. »

En mai 1884, des renforts furent envoyés au Congo. M. Richards ramenant avec lui sa nouvelle compagne et quatre autres missionnaires, plus un jeune Congolais, Mafuti, précédemment amené en Angleterre pour y faire son éducation. A peine étaient-ils partis, que la nouvelle d'une mort parvint au quartier général de la mission. Insell, après quatre semaines seulement de séjour, fut emporté par les fièvres. Il mourut dans la paix du Seigneur, et presque sans souffrances. Mais un coup plus douloureux encore fut frappé. M. Richards devint veuf une seconde fois, après six semaines de mariage seule-

ment! Sa jeune femme mourut à bord du navire qui l'emportait vers le Congo; elle n'eut pas même la joie de voir cette rive à laquelle son cœur tendait. Elle prit la fièvre à Sierra-Leone, où le navire faisait escale, et mourut un peu plus loin, à Quitta. «Regrettez-vous, lui demanda-t-on, d'être venue en Afrique pour y mourir? — Non, répondit la jeune femme.» Elle fut ensevelie à côté de Charles Livingstone, le frère du célèbre explorateur missionnaire. Ce fut une épreuve terrible pour M. Richards, épreuve qui mit sa vie en danger. C'est ainsi que Dieu préparait son serviteur aux grandes bénédictions qu'il avait en réserve pour lui.

CHAPITRE X.

Transfert de la Mission à la Société Américaine des Missions Baptistes.
Mort de Craven.

M. et Mme Guinness prirent, en septembre 1884, une grave résolution: ce fut de passer la direction de la mission du Congo aux mains d'une grande société américaine: l'Union Baptiste missionnaire. Laissons la parole à Mme Guinness qui exposait ainsi (*Regions beyond* du 1er septembre 1884) les raisons de de ce transfert:

« Cette mission, fondée en 1877, est une des sept principales œuvres pour l'évangélisation de l'Afrique qui ont été établies depuis la mort de Livingstone. Ses premiers ouvriers partirent en janvier 1878. Elle avait pour objet de pénétrer dans l'Afrique centrale par le moyen de cette grande route naturelle, le Congo, qui venait justement alors d'être descendu pour la première fois par Stanley, lequel avait démontré l'importance de cette route, la plus directe et la plus facile,

pour atteindre le cœur du mystérieux continent. Le plan adopté, était d'évangéliser, par le moyen de stations missionnaires agricoles, les tribus qui occupent le vaste bassin du Congo, bassin jusqu'alors à peu près inexploré, et dont l'étendue est égale à la superficie des États-Unis, de l'Océan aux Montagnes-Rocheuses..... Cette entreprise a été bénie du Seigneur à un point qui nous remplit de joie et de surprise, et nous offre une preuve de plus de la bonne volonté de Dieu pour bénir les plus faibles instruments, pourvu qu'ils se reposent sur sa grâce toute-puissante.

« La mission ne fut aidée par aucune Société, ne dépendit d'aucune dénomination; son Conseil d'administration, dont nous fîmes partie dès l'origine, était très peu nombreux, et bien que plusieurs de ses membres se soient montrés généreux, les besoins dépassèrent bientôt les ressources. Ce fut alors que nous prîmes sur nous l'entière responsabilité financière, et la direction de cette œuvre, dont nous fîmes une branche, pour ainsi dire, de notre Institut. Pendant les quatre ou cinq dernières années, le Seigneur, par la libéralité de son peuple, nous a permis de satisfaire aux nécessités pressantes de cette œuvre, qui s'est développée rapidement quoique les obstacles de toute nature qu'elle a rencontrés fussent considérables.....

« Ces difficultés ont été vaincues; les dépenses initiales ont été faites; les prémisses de la moisson ont été recueillies, une précieuse expérience a été acquise à grand prix, et la mission occupe aujourd'hui une position que nous avions à peine ambitionnée pour elle. L'importante expédition belge lui est favorable; le roi des Belges lui-même s'y intéresse et M. Stanley a promis tout son concours.....

« Pourquoi donc transférer cette œuvre à d'autres? Puisque nous l'avons menée jusqu'ici par l'aide de Dieu, pourquoi ne pas aller plus loin? Pourquoi passer à d'autres le résultat de tant de travail et de peine, de tant de vies et d'argent dépensés? Sommes-nous lassés de faire le bien? Notre foi en

Dieu a-t-elle diminué? Avons-nous fait une erreur en entreprenant cette œuvre?

« Non, non!.....

« Il y a eu des crises dans l'histoire de cette mission; des moments où nous avons presque désespéré de vaincre les obstacles préliminaires; maintenant qu'ils sont vaincus, maintenant que nous avons dans le pays vingt-six évangélistes, hommes et femmes, pour la plupart acclimatés et connaissant la langue, qui travaillent avec courage et succès parmi les païens et sont prêts, s'il le faut, à mourir à leur poste; maintenant que le Saint-Esprit régénère des cœurs et confirme la Parole par des choses merveilleuses; *maintenant* que l'entreprise est pleine de promesses, en serions-nous lassés? Impossible! — que les parents qui ont conduit à travers une faible et délicate enfance une fille bien-aimée, qui ont fait de grands sacrifices pour lui donner une éducation convenable, qui ont tendrement veillé sur elle jusqu'au plein épanouissement de sa gracieuse beauté, et qui ont su pourtant, avec des sourires mêlés de larmes, la donner au mari de son choix — que ces parents disent s'il est vrai qu'en faisant cela ils donnent la preuve qu'ils sont fatigués de leur enfant et qu'ils ont cessé de l'aimer.....

« ..... L'œuvre a tellement grandi que nous n'y pouvons plus suffire. Elle ne peut plus être considérée comme une branche de notre *East London Institute for Home and Foreign Missions*. Elle est devenue assez importante pour être comptée parmi les principales entreprises d'une grande Société missionnaire. Nous n'avons qu'une fraction de notre temps et de notre attention à lui donner, et cependant l'œuvre demande le temps et l'attention de plusieurs hommes capables, compétents et expérimentés. Quant aux finances, la mission au Congo ne peut venir qu'en second lieu dans nos préoccupations. Notre premier devoir est de prier et de travailler pour les besoins de notre Institut, qui sont grands et s'accroissent constamment...

« La mission au Congo est maintenant en état de se dé-

velopper très rapidement ; elle demande beaucoup de sagesse et une expérience que nous n'avons pas, il lui faut surtout le concours de chrétiens de couleur, qui puissent affronter le climat.



Cataracte de l'*Arnolet River*.

« Nous avions senti tout cela depuis quelque temps, et nous considérions avec prières ce qu'il y avait à faire, lorsque nous fûmes informés que l'Union Baptiste américaine cherchait un champ de travail dans l'Afrique centrale, pour y occuper les forces vives des églises de couleur qui sont si nombreuses en Amérique. Nous nous mîmes en correspondance avec son secrétaire, le D[r] J. N. Murdock, fidèle ministre de Christ avec qui nous avons eu le bonheur de travailler, lors de notre visite aux États-Unis, il y a plus de vingt ans... Le transfert est maintenant un fait accompli. »

Au moment où la mission passait aux mains de la grande Société américaine, elle comptait sept stations en pleine activité :

1. *Mukimvika*, à l'embouchure du fleuve, sur une hauteur qui domine la mer, en face du port de Banana. La seule station située sur le territoire récemment assigné au Portugal.

2. *Palaballa*. Cette ville est située sur une colline haute de 1600 pieds, au sud des Yellala Falls. C'est la plus ancienne station, ayant été fondée en 1878 par MM. Craven et Talford.

3. *Banza Montéka*. Fondée en 1879 par M. Richards;

4. *Mukimbungu*, près des Itunzuma-Falls, occupée par MM. Westlind et Frederickson.

5. *Lukungu*. En face de Manyanga, dans un district très peuplé.

6. *Leopoldville*. Sur le Stanley-Pool, au commencement du Haut-Fleuve. Fondée par le Dr Sims. Là le *Henry Reed* avait été reconstruit et lancé.

7. *Équateurville*, sur le Haut-Fleuve, fondée en 1883 par M. Petersen, et occupée par lui et M. Eddie. Cette station est située à 757 milles en amont du fleuve, au point où le Congo, se dirigeant vers le sud, coupe la ligne de l'Équateur.

Mais la liste des morts n'était pas encore close. En octobre 1884, Henry Craven, le plus ancien ouvrier de la mission, son fondateur sur le sol africain, fut emporté à son tour. Il avait passé sept ans au service de cette mission, les sept ans de la période préparatoire, après laquelle on pouvait espérer que le temps de la moisson allait enfin venir. Ce coup fut une surprise douloureuse pour tous les amis d'Henry Craven, car il avait résisté à l'insalubrité du climat et on espérait qu'il mettrait pendant de longues années encore l'expérience qu'il avait acquise par tant de luttes au service de l'œuvre de Dieu.

Sa consécration à Dieu était sincère, profonde; il était entièrement dévoué à la conquête des âmes. La dernière lettre qu'il écrivit montre quel amour il avait pour son œuvre:

« Pendant cette dernière année, nous avons passé par beaucoup d'épreuves, mais la grâce de Dieu nous a merveilleusement soutenus; plus que cela, les miséricordes de notre Dieu nous ont environnés. Nous avons maintenant plus d'ouvriers que jamais. Dans mon district, les écoles de Palaballa et de Banza Montéka ont été continuées sans interruption... Quoique je ne puisse signaler encore aucune conversion, M. Harvey et moi sommes cependant convaincus que dans trois de nos stations une crise se prépare, et que plusieurs sont sur le point de se déclarer franchement pour Christ. Les choses ne peuvent durer beaucoup plus longtemps dans l'état où elles sont; il y aura nécessairement une division parmi le peuple; les uns se décideront pour Christ, les autres les persécuteront et les calomnieront. Je suis sûr d'avance que nos convertis auront beaucoup à souffrir pour leur Maître. Que le Seigneur leur donne une grande grâce et les remplisse de son Esprit ! »

Pauvre Henry Craven ! Sa vie tout entière répétait cette parole de l'apôtre: « Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. » Il savait combien l'existence est incertaine, particulièrement au Congo; il parlait souvent de l'approche de l'éternité et de son désir intense de vivre de telle façon qu'il pût être approuvé « en ce jour-là. »

Rien ne l'avait pu détourner de la tâche ardue qu'il avait entreprise. Il aimait son œuvre, malgré ses difficultés et son aridité apparente. Plein de l'esprit de Christ, il était ému de compassion pour les pauvres noirs et les aimait sincèrement. C'était un homme nerveux, énergique, qui s'était jeté passionnément dans l'œuvre, et cette ardeur, cette évidente sincérité, lui avaient gagné l'affection et le respect des Africains. Il mourut, avant de voir se réaliser les espérances qu'il avait conçues, mais dont il ne doutait pas, avant de voir ce grand réveil des âmes, pour lequel nul n'avait travaillé, souffert et prié plus que lui.

Craven aimait surtout les enfants, et beaucoup de ces petits sauvages lui rendaient son affection. Un de ses garçons écri-

vit en mauvais anglais les lignes ci-dessous à Mme Craven, dès que la nouvelle de ce grand deuil lui parvint :

« Ne pensez pas que nous n'ayons pas été affligés en apprenant ce qui est arrivé au père que le Seigneur Jésus nous avait donné, et qu'il a repris pour le placer avec Lui là haut, où est le bonheur éternel ; nos cœurs sont très malheureux... Quoiqu'il soit très bien dans le ciel, loin de ce monde méchant,



Types indigènes.

ce n'est pas bon pour nous de le perdre ainsi, lui qui avait tout fait pour nous.

« Je ne pense pas que nous aurons jamais un maître comme lui, et en aurions-nous un, il ne serait jamais pour nous ce que M. Craven a été. Je vous prie, madame, ne nous oubliez pas ; nous prions pour vous ; écrivez-nous bientôt, croyons en Jésus, demandons Lui de nous bénir et de nous consoler. Mon cœur ne se sent pas la force de revoir Palaballa... Au revoir Mme Craven, votre cher garçon

Robert Walker. »

Nous ne savons si le lecteur partagera cette impression, mais il nous semble que cette simple oraison funèbre en vaut bien d'autres. Avoir retiré de l'esclavage, de l'abrutissement et de la mort quelques enfants, avoir mis en eux, et pour eux

avoir semé, au centre de l'Afrique, le germe de la vie éternelle et du royaume des cieux, c'était une grande œuvre. Henry Craven a perdu sa vie pour une cause obscure, mais il n'a point perdu sa récompense.

CHAPITRE XI.

Fondation de l'État libre du Congo. — LE RÉVEIL. — Conclusion.

Au commencement de 1885, la mission du Congo passa définitivement sous la direction des baptistes américains. Son chef, le Dr Sims, se rendit en Amérique, où il fut consacré régulièrement au saint ministère. La plupart des missionnaires engagés par M. et Mme Grattan-Guinness avaient des vues baptistes, et tous, sans aucune espèce de contrainte, ne tardèrent pas à partager ces mêmes vues.

La Conférence de Berlin venait de terminer ses travaux; et sur la garantie des grandes puissances, l'une des plus fertiles régions du monde allait devenir un territoire ouvert au commerce libre, sans aucune taxe ou impôt. Tous les voyageurs ou commerçants, à quelque nationalité qu'ils appartinssent, devaient être protégés, eux et leurs biens. L'article 6 de la déclaration adoptée par la Conférence, assure la protection des indigènes, des missionnaires et des voyageurs, ainsi que la liberté religieuse:

La Conférence de Berlin est un fait unique dans l'histoire. La constitution de l'un des pays les plus importants du monde en un État libre, et cela par un arrangement conclu à l'amiable entre les grandes puissances, sera considéré comme une des merveilles de notre siècle. C'est un signe évident du progrès accompli par l'humanité. Rien de semblable n'avait été essayé. Toute nouvelle découverte n'avait été, jusqu'ici, qu'un

objet des convoitises universelles, une cause de troubles et de guerres : les infortunés indigènes avaient toujours été opprimés, dépouillés, asservis ou détruits. Que l'on compare la sanglante histoire de la conquête de l'Amérique, avec celle de la pacifique conquête de l'Afrique centrale par MM. Stanley et de Brazza : quel progrès accompli vers l'équité et le respect des droits de l'homme dans l'espace de quatre siècles !

Pendant toute l'année 1885, les missionnaires travaillèrent, comme ils avaient fait précédemment, dans le silence et l'insuccès apparent. La fièvre revenait toujours, et bien qu'aucun décès nouveau ne vint attrister leurs amis, on se demandait, en Amérique, si la Société des Missions baptistes avait eu raison d'adopter un champ de travail si funeste aux ouvriers. Ce n'avait été qu'à grand peine que le Comité avait obtenu le vote de la Société. Tout-à-coup des nouvelles arrivèrent qui, des deux côtés de l'Atlantique, remplirent d'allégresse des milliers de cœurs : un réveil, un grand réveil, venait d'éclater dans les stations missionnaires du Congo.

Les premiers fruits de ce réveil se manifestèrent à Palaballa. Le 3 mars 1885, le Rev. Joseph Clarke écrivait :

« Je vous écris pour que vous puissiez participer à notre joie. Nous avons eu aujourd'hui le privilège de baptiser cinq jeunes gens, nés ici. En même temps, nous avons baptisé notre frère M. Théodore Hoste. Il a travaillé au Congo, mais il n'était pas baptiste quand il vint ici. M. Frederickson, qui a été chargé de cette station, n'a pu être présent, mais il nous a laissé les noms de sept candidats au baptême, dont cinq étaient vraiment en état de le recevoir. Le frère Harvey et moi, nous avons soigneusement examiné ces cinq candidats, et nous nous sommes assurés que chacun d'eux professe avoir été converti, et a compris le plan du salut. Ils ont tous rendu témoignage aux vérités de l'Évangile : la corruption de la vieille nature, le changement qu'accomplit en nous la parole de Dieu, et le besoin que nous avons de la puissance de Dieu au dedans de nous pour nous garder de chute. Deux surtout



Une exécution capitale.

nous ont prouvé qu'ils avaient fait l'expérience de l'œuvre et de l'office du Saint-Esprit. Tout cela, joint à la recommandation de notre frère Frederickson relativement à la pureté de leur vie, nous a contraints à leur donner le baptême. Leurs noms sont: Akoba, Nkomo, Ngumba, Nzuzi, Nseuga, qu'ils ont échangé contre les noms chrétiens de Jean, Matthieu, Samuel, Jacques et David. Chacun d'eux a adressé la parole aux assistants avant son baptême. Nous avons trouvé un endroit convenable pour cette cérémonie dans un petit ruisseau à environ deux milles d'ici. Nous espérons examiner deux autres candidats qui résident sur le chemin que nous devons suivre pour aller à Banza Montéka.»

Mais ce n'était là qu'un tout petit commencement; la première nuée annonçant la grande et bienfaisante pluie.

On se souvient de cet homme que Dieu avait tant éprouvé, dans sa chair et dans ses affections, M. Henry Richards. C'est à lui que le Seigneur réservait maintenant ses bénédictions les plus précieuses. Voici ce qu'il écrivait, de Banza Montéka, à la date du 6 août 1886:

«Depuis mon retour d'Angleterre, en juin 1884, j'ai prié, travaillé, étudié en vue d'une bénédiction spéciale; mais pendant longtemps tout cela a semblé vain. Cependant, il y a quinze mois environ, un homme et sa femme furent convertis, et cela me donna de l'espérance; ce ne fut pourtant que quelques mois après qu'un autre homme se déclara pour le Seigneur. Bientôt un autre se décida à son tour. Ma femme fut alors obligée de retourner en Angleterre; on dût la porter à bord du steamer, et ce fut avec un cœur bien lourd que je lui dis adieu. Je fus alors retenu à Mukimvika par une fièvre hématurique. Depuis mon retour à Banza Montéka, il y a cinq mois, j'ai travaillé à la langue, (j'ai traduit l'Évangile de Luc, mais je n'ai pas eu le temps de le revoir pour l'impression) j'ai prêché et enseigné. Seul, par suite du départ de ma femme, je n'ai pu tenir tête à tous les détails de l'œuvre; cependant j'ai continué à travailler avec ardeur, et à prier

avec foi. J'ai demandé à Dieu une consécration plus complète à son service, j'ai demandé d'être rempli de Saint-Esprit et de puissance, j'ai demandé une Pentecôte, une effusion du Saint-Esprit sur ce peuple.

« Quand je reçus votre lettre, je me préparais à baptiser seize candidats, et je venais de commencer des services spéciaux dans plusieurs localités. Je fermai la maison, pris avec moi l'harmonium, les enfants et les nouveaux convertis, et je chantai et prêchai l'Évangile de lieu en lieu, toute la journée. Les os secs qui depuis quelque temps se remuaient, commencèrent à prendre vie. La puissance de la Pentecôte est descendue sur nous comme jamais je ne l'avais vu auparavant: Les gens apportaient leurs idoles pour que nous les brûlions, et commençaient à crier: « Que faut-il faire pour être sauvés? » Il y eut beaucoup d'opposition et de persécution, ce qui ne fit qu'accroître l'intensité du mouvement; les adversaires les plus acharnés et les pécheurs les plus scandaleux furent à leur tour amenés sous la conviction du péché. L'intérêt grandit, des gens en foule vinrent à la station. La maison devint trop étroite, il nous fallut tenir nos services en plein air, et nous avons continué ainsi jusqu'à présent; *nous avons plus de sept cents convertis*. Le fait, le glorieux fait, le voici: Banza Montéka n'est plus un pays païen, c'est désormais une terre chrétienne, plus chrétienne qu'aucune que je connaisse. J'ai à peine le temps de manger; du matin au soir, je suis occupé à recevoir ceux qui veulent se convertir, et à soigner les malades. J'avais dû interrompre l'école, mais M. White est venu et a pu reprendre cette branche de l'œuvre. Nous avons maintenant cinquante élèves, j'en aurai cent d'ici peu. »

A cette lettre se joignait le témoignage d'un voyageur suédois, appartenant à l'administration de l'État libre du Congo:

« J'étais fatigué, écrivait cet officier, en atteignant le sommet de la colline qui domine Banza Montéka. Mais ma fatigue disparut comme par enchantement lorsque je vis au-dessous

de moi les jolis villages parsemés dans la vallée. J'entendis le son d'une cloche, et une impression de paix monta jusqu'à moi. Quand j'arrivai ici, je n'en pouvais croire mes yeux. Je vis M. Richards prêchant au milieu d'un large cercle d'hommes et de femmes, qui jetaient leurs *nkis* (idoles.) C'est-à-dire que j'ai vu un événement de la plus grande importance, et Banza Montéka sera distinguée dans la future histoire du Congo comme la première paroisse chrétienne — une paroisse qui compte déjà plus de 600 membres. »

« Oui, ajoutait le missionnaire, rendons louange et gloire à Dieu notre Père ! Les *Nkimba,* les *nkis,* l'épreuve du poison, les rites sanglants et meurtriers, les cris de démons, les danses diaboliques, la sorcellerie, toutes ces choses sont finies. « Les choses vieilles sont passées, voici, toutes choses sont devenues nouvelles. » Je vais commencer les baptêmes bientôt. Priez pour nous. Jésus règnera ».

Tout ceci n'était encore que le commencement. Le 10 septembre, M. Joseph Clarke écrivait de Banza Montéka :

« Plus de mille personnes sont venues publiquement confesser ici le Sauveur, acceptant son offre gracieuse de pardon et de vie éternelle. Huit cent soixante-dix environ sont des adultes, et les autres des jeunes gens, quelques-uns sont des enfants, mais tous donnent des preuves convaincantes de leur foi en Dieu. En vérité, l'œuvre parmi les enfants a été très encourageante, et nous a fait voir avec quelle force la bonne nouvelle a pris possession du cœur des mères. Tout récemment, une femme a donné sa vie pour sa foi : son mari, furieux de la détermination qu'elle avait prise, lui a donné du poison. Une autre a été chassée par son mari et se trouve ici maintenant. Une famille entière a dû s'enfuir devant les menaces de mort.

« A Mukimbungu il y a de vingt-cinq à trente convertis, et l'œuvre promet de s'étendre rapidement. Même à Palaballa nous avons les signes d'une prochaine bénédiction. Depuis que je vous ai écrit, deux de nos jeunes filles ont professé la

conversion, et deux des fils du roi (tous deux mariés) ont professé ouvertement, la semaine dernière, la foi en Christ leur Sauveur. Ce sont les premiers fruits recueillis à Palaballa même, et nous espérons une grande manifestation de la puissance de Dieu..... Nous devions commencer les baptêmes aujourd'hui, mais un appel est venu de Lukungu et nos frères Harvey et Richards y sont allés avec un certain nombre de nos nouveaux frères d'ici, pour y faire des services d'évangélisation, en sorte que les baptêmes n'auront lieu que le mois prochain. »

Au même moment, M. Richards écrivait encore :

« J'espérais vous écrire longuement par ce courrier, mais mon travail augmente, car j'ai non seulement à éclairer les inconvertis et les âmes réveillées, mais à nourrir mon jeune troupeau. Maintenant que ces gens ne se confient plus en leurs amulettes et leurs idoles pour les guérir, je suis à la fois leur médecin, leur évêque, leur évangéliste et leur magistrat. Je ne puis m'occuper de l'école ; ma femme, dont j'attends le retour, prendra cette branche en mains. Le fardeau est lourd, mais celui qui suffit à me garder, peut aussi suffire à tous mes besoins et me donner la force, la douceur, la patience nécessaires. Je prêche tous les jours à onze heures, et chaque soir j'ai une réunion destinée à la lecture de la Bible, à la prière et au chant. Ces réunions sont bien suivies, mais c'est le dimanche surtout que nous avons des auditoires considérables, et que des âmes sont ajoutées à l'Église.

« L'ennemi fait de puissants efforts, mais le Seigneur est le plus fort. Beaucoup de nos nouveaux frères et sœurs ont été chassés de leurs villages ; d'autres ont été battus et traités outrageusement, un autre a été empoisonné..... J'enseigne qu'il est nécessaire que tout croyant confesse le nom de Jésus, et presque tous se montrent désireux de voir non seulement la conversion des leurs, mais celle des tribus les plus éloignées. J'ai quelques hommes solides qui se répandent un peu partout, semant la bonne semence, et nous la voyons déjà lever. J'ai

autant de travail que j'en puis faire..... Je trouve indispensable de donner beaucoup de temps à la prière et à l'étude de la Parole de Dieu, afin de pouvoir prêcher, enseigner et garder tous ces nouveaux fidèles dans l'unité de l'Esprit. Très peu d'entre eux savent lire, et j'ai constamment à décider pour eux dans des choses importantes.

« La question de la polygamie m'a donné beaucoup de peine. Il en est, parmi les nouveaux convertis, qui ont trois ou quatre femmes ; la plupart en ont deux ou trois, ou sont fiancés à plusieurs. Parmi ceux qui en ont trois ou quatre, il y en a qui sont fiancés à la cinquième. Les fiançailles ont lieu quand les jeunes filles sont encore des enfants.

« Mes paroissiens sont des Africains, et je n'ai aucun désir de les voir imiter les Européens ou les Américains ; qu'ils deviennent des chrétiens menant une vie pure, c'est tout ce que je demande. Je voudrais pouvoir leur enseigner les arts industriels, mais toutes choses sont pour moi des balayures en comparaison de l'Évangile glorieux de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Je suis sûr que, si les cœurs sont transformés, toutes les autres transformations suivront. Déjà les femmes se vêtent décemment, et les hommes aussi, sans que j'en aie parlé.

« Je voudrais que vous pussiez voir ces gens assistant à nos services — que vous vissiez l'expression de leurs visages tandis qu'ils écoutent les paroles de vie, de lumière et d'amour ; que vous entendissiez leurs prières ferventes, leurs brûlantes actions de grâces, que vous fussiez témoins de la confession qu'ils font de leurs péchés passés et de leur joyeuse profession de foi en Jésus ; alors vous remercieriez l'Éternel pour sa grâce et pour la gloire qu'il manifeste parmi nous. Il n'est pas nécessaire de demander qui est converti et qui ne l'est pas, car le visage joyeux et l'aisance des uns, fait un grand contraste avec l'air malheureux et servile des autres ! Beaucoup d'habitants des villages éloignés sont venus voir ce que signifiaient ces choses nouvelles, et s'en sont retournés con-

vertis, louant Dieu par le chemin. En certains cas, leur témoignage, dans les lieux d'où ils étaient venus, a été écouté avec crainte et étonnement, dans d'autres, avec mépris. Mais personne ne peut rester dans l'indifférence. Les païens croient qu'abandonner les idoles, c'est se condamner à mort, et considèrent les chrétiens comme des traîtres et des démons. Les chrétiens, d'autre part, ont la plus grande horreur du paganisme.

« Un homme, sa femme et ses enfants arrivèrent ici un matin, après avoir passé la nuit au dehors, sur l'herbe humide; ils avaient été chassés de chez eux par des hommes armés, à cause de leur foi, et néanmoins se réjouissaient dans le Seigneur. Ils habitent maintenant l'un des villages de notre vallée. Il y a quelques jours, un homme a employé vingt ouvriers à transporter sa maison à deux jours de marche de son lieu primitif; elle est maintenant placée sur notre territoire. Les chrétiens qui vont prêcher Jésus dans les villages éloignés, sont souvent menacés avec des fusils et des couteaux; quelquefois aussi les pauvres indigènes ont tellement peur de la nouvelle doctrine, qu'ils abandonnent leurs maisons pour ne pas l'entendre. Le diable est un terrible adversaire; ses forteresses sont solidement établies depuis longtemps; mais Jésus est tout-puissant et il disperse le diable et ses œuvres comme de la paille par le souffle de sa bouche. Priez pour les persécutés.....

« Nous avons plus de *neuf cents convertis*, qui sont, autant que j'en puis juger, de fidèles disciples du Sauveur. Ah! que je voudrais avoir une voix assez puissante pour réveiller les églises endormies d'Europe et d'Amérique, et pour faire retentir de nouveau à leurs oreilles le commandement de notre Seigneur ressuscité: « Allez, faites disciples toutes les nations », et pour leur apporter l'écho des gémissements de la pauvre et malheureuse Afrique! »

« Nous ne pouvons suffisamment remercier Dieu, écrivait alors dans les *Regions beyond*, Mme Grattan Guinness. Nous

avons semé avec larmes, mais le temps de la moisson est arrivé. Voilà donc une église chrétienne plantée dans le pays noir, et des indigènes du Congo devenus les missionnaires de leur propre race ! Nous nous réjouissons de cœur avec nos frères d'Afrique ».

Ce n'était pas seulement à Banza Montéka que le réveil avait lieu : à Mukimbungu trente-cinq personnes furent baptisées dans le mois de septembre; à Lukungu, plusieurs aussi se convertirent, quoique, vu la pénurie de missionnaires, l'œuvre en cet endroit dut être laissée à trois évangélistes indigènes. A Palaballa, en quelques jours, huit nouvelles conversions se produisirent, mais les chefs se montraient fort hostiles. Deux des nouveaux convertis furent enlevés et placés hors de l'atteinte des missionnaires.

Dans chacune des stations, l'examen des convertis fut fait avec un grand soin, les missionnaires sentant l'importance de ne former le noyau de ce nouveau peuple chrétien qu'avec des éléments à toute épreuve. Partout ils furent satisfaits des réponses obtenues. Les expériences qu'ils avaient faites eux-mêmes, à l'époque de leur conversion, ces pauvres noirs les avaient éprouvées : sentiment du péché, craintes, terreurs, repentance, foi et confiance aux mérites de Jésus-Christ. Oui, c'était bien des frères que Dieu leur donnait, dans ces hommes si différents d'eux par la couleur, l'origine et l'éducation.

Pour n'être point accusés d'avoir admis à la légère des gens non suffisamment préparés, M. Richards et ses collègues fondèrent l'église de Banza Montéka, le 21 novembre 1886, avec quarante-deux membres seulement, choisis parmi ceux des indigènes dont la conversion laissait le moins de doutes. Mais mois après mois, de nouveaux baptêmes furent célébrés.

Au commencement de 1887, une nouvelle station fut fondée à Wangata, sur le Haut-Congo, au point où le fleuve traverse la ligne de l'Équateur. La population en cet endroit est très douce, et le missionnaire, M. J. Mac Kittrick, se mit à l'œuvre avec une très grande confiance.

M. Richards avait été rejoint à Banza Montéka, par un jeune pasteur américain, qui était aussi docteur en médecine, le Rév. Edwin Small. Voici ce qu'il écrivait en juillet 1887 :

« M. Richards et moi nous avons baptisé soixante-quatre personnes dimanche dernier; ce fut une belle cérémonie, digne d'être longtemps conservée dans notre souvenir. Le magnifique paysage tropical qui s'offrait à nos yeux, les centaines d'indigènes qui couvraient les pentes des collines, et la douce assurance que le Sauveur lui-même était présent, tout cela nous remplissait de joie. »

De Lukungu, M. Harvey écrivait :

« Le Seigneur continue à bénir son œuvre ici. Dimanche dernier nous avons baptisé trois adultes ; ce sont des hommes qui habitent des villages peu éloignés d'ici. Cela fait dix personnes baptisées, mais ce nombre n'est certainement pas celui de tous ceux qui appartiennent à Dieu, quoique nous préférions attendre un peu pour les recevoir. Il y en a aussi plusieurs, qui demeurent à une demi-journée de marche, et qui ont, je le crois, abandonné définitivement le paganisme pour se ranger du côté du Seigneur. »

Ainsi, après dix ans de labeur, de sacrifices, de deuils et de prières mêlés de larmes, l'Église chrétienne du Congo était définitivement fondée. Une fois de plus, l'Évangile avait prouvé sa toute-puissance. Un voyageur européen, assis à la table du missionnaire Richards, lui dit : « Quelle différence la civilisation apporte dans l'apparence même, dans la physionomie de ces noirs ! » Et le missionnaire de répondre : « Ce n'est pas la civilisation, c'est l'*Évangile*, et la différence n'est pas dans l'apparence seulement, elle est dans *le cœur*. »

Tout concourt à donner à cette mission une importance capitale. Elle a pour champ un immense pays, dans lequel existe l'unité de langue et de race, un pays nouveau, où les musulmans et les catholiques romains, ces deux redoutables

adversaires des missions évangéliques, ont eu moins de prise que partout ailleurs en Afrique.

Providentiellement, ce grand pays, au cœur du noir continent, est placé sous la souveraineté d'un monarque libéral, éclairé, le roi des Belges ; il a su reconnaître la grande utilité des missions évangéliques dans son nouvel État, et tout dernièrement, dans une entrevue avec le secrétaire de l'Union baptiste missionnaire américaine, il lui exprimait sa vive sympathie pour les efforts de sa société, et lui donnait l'assurance que toutes les facilités seraient données aux missionnaires en vue de leur grande tâche. La question si grave du commerce des alcools, par lesquels les négociants européens et américains empoisonnent ces malheureuses populations, étant soulevée, le roi a promis de faire ce qu'il pourrait pour protéger les indigènes. De son côté M. de Brazza, gouverneur du Congo français, montre à l'égard des missions protestantes les meilleures dispositions.

Mais ce qui fait par dessus tout la force de la nouvelle Église évangélique au Congo, c'est *la Bible*. Les missions catholiques, dans ces régions, n'ont laissé d'autre trace que des crucifix, que les indigènes revenus au paganisme avaient mis aux nombre de leurs amulettes. Mais aujourd'hui les Congolais apprennent *à lire*, et ils lisent *l'Évangile*. Voilà la plus forte garantie de durée que nous puissions demander. Les missionnaires peuvent mourir, les temps peuvent changer, la persécution peut sévir : le feu qui vient d'être allumé ne s'éteindra plus, et l'on peut hardiment affirmer qu'il y aura désormais, jusqu'à la fin des temps, une Église chrétienne au Congo.

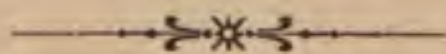


TABLE DES MATIÈRES

Strasbourg, typ. G. Fischbach. — 434.

